



10201

13/13. 113.



INTRODUCTION
à la
MÉTHODE NATURELLE
D'INSTRUCTION

PAR

MR. WOLKE.

Méthode propre à accélérer sans traduction l'intelligence des mots de chaque langue étrangère, l'acquisition de nouvelles idées et leur combinaison mutuelle; praticable par des entretiens sur toutes les choses présentes aux Ecoliers et sur les objets qui, destinés par M. D. Chodowieki pour l'ouvrage élémentaire de Mr. Basedow, se trouvent sur cent Estampes dont ce livre contient la description.

Explication des 53 planches du premier recueil

traduite par Mrs. O. et K.

revue par Mr. HUBER.

à *Leipzig*,
chez Siegfried Lebrecht Crusius.

M D C C L X X I I.

INTRODUCTION
METHODE NATURELLE
D'INSTRUCTION

**Les mots ne donnent point les idées, ils ne font que les
rappeller: et pour étendre les bornes de l'esprit, il
n'est d'autre moyen que d'augmenter la somme des
idées par l'exercice des sens.**

VERDIER.

Très-humblement dédiée
aux Conseils
d'éducation et d'instruction,
aux
Directeurs et Instituteurs
des Ecoles,
aux Peres et Meres
qui ont des enfans à instruire,
aux Gouverneurs particuliers de jeunes gens,
et
à tous les amis de la jeunesse,

par
leur dévoué Serviteur
WOLKE,
un des premiers Instituteurs de l'Etablissement philanthropique
d'éducation et d'instruction à Dessau.

LES ÉCRIVAINS DE LA

LIBRAIRIE DE LA

DIRECTEURS DE LA

LIBRAIRIE

LES ÉCRIVAINS DE LA

LIBRAIRIE DE LA

DIRECTEURS DE LA

LIBRAIRIE DE LA

LES ÉCRIVAINS DE LA

LIBRAIRIE

DIRECTEURS DE LA

LIBRAIRIE DE LA



*Avant-propos *)*

Contenant 1) des traits historiques du Philanthropin; 2) la description des méthodes praticables par la démonstration des choses présentes en nature, et par quelques autres moyens; 3) Introduction à l'usage des estamps. 4) Table des objets qui y sont représentés.

I.

Le recueil des planches que je vais expliquer, appartient au manuel élémentaire d'éducation, dont le plan avec son exécution fait honneur à Monsieur Basedow, Philosophe, Ecrivain et Professeur célèbre, ayant demeuré en divers tems dans les villes de Soroe, d'Altona et de Dessau. Occupé de spéculations philosophiques, et empêché aussi par la foiblesse de sa vue d'aprofondir le monde physique, il s'étoit moins attaché à acquérir les connoissances de la nature et des arts, ou des choses visibles, ainsi que son but présent le demandoit, pour savoir juger et écrire sans se tromper des objets représentés sur les planches gravées. C'est ce qui lui avoit fait desirer un associé, qui pût en quelque sorte suppléer à ce défaut. Je le devins l'an 1770. pour l'assister, autant que je le pouvois, dans ses travaux de différent genre. L'original allemand de sa nouvelle méthode d'éducation fat achevé alors. Par son travail infatigable, il fit en sorte qu'un an après, parût en trois tomes la premiere édition de son manuel, qu'il supprima lui même, pour lui en substituer une autre plus soignée. *Monseigneur le Prince régnant d'Anhalt Dessau, LEOPOLD FREDERIC FRANÇOIS*, ayant pris la *résolution patriotique* de réformer les écoles de son pays, d'après les principes proposés

*) Ceux qui auront lu l'original allemand de cet avant-propos trouveront que l'auteur a fait ici des retranchemens et augmentations considérables; mais qu'il n'a pas changé de même la description des planches.

posés dans ouvrage élémentaire, appella Mr. Bafedow dans sa Résidence. Il y vint vers la fin de l'année 1771. accompagné de sa famille, de Mr. Dohm *) et de moi. A Pâques de l'an 1774. parut la seconde édition du manuel élémentaire en quatre tomes, entièrement fini, et suivi d'une traduction françoise et latine **). Une grande partie du Public en Allemagne, en Suisse, en Livonie, en Dannemarc, et en Russie avoit favorablement accueilli le plan de cet ouvrage et s'étoit généreusement intéressée pour son exécution par des avances de plus de 3000 Louis d'or. On s'en est jusqu'ici beaucoup servi. Il va être rédigé dans une autre forme par Mr. Trapp, Professeur à Halle; ma description des planches y appartiendra, comme une partie séparable du tout.

Vers la fin de l'année 1774. Mr. Bafedow publia le grand plan d'un nouvel Etablissement d'éducation et d'instruction sous le nom de Philanthropin ***), dans lequel nous

*) Il nous quitta à mon grand regret après un séjour de quelques mois à Dessau, il devint traducteur et auteur de divers ouvrages. Son traité *sur la Réforme politique des Juifs* (traduit aussi en françois) lui assurera l'amour de cette nation malheureuse, et l'estime de tous les amis de l'humanité, comme il est assuré de celle du plus grand Roi de notre tems.

***) Ce n'étoit pas tout: pendant ces quatre années le même Auteur avoit écrit en allemand, outre diverses pieces fugitives, 1) un petit livre pour les enfans de toutes les classes, 2) un pendant de celui-ci pour les parens, 3) projet et avis concernant la réforme à faire des écoles; 4) Traité sur l'éducation des Princes destinés au Trône; 5) la théorie des mathématiques en II Tomes; 6) dépôt confié aux consciences, première partie pour tous les adorateurs de Dieu, seconde partie pour les chrétiens et les sceptiques relativement au christianisme.

***)) Dans l'écrit: Das in Dessau errichrete Philanthropinum, eine Schule der Menschenfreundschaft und guter Kenntnisse &c.

nous proposons d'élever des Pensionnaires et de former des Instituteurs, qui, ayant été bien instruits de nos méthodes, serviroient à les répandre dans les familles et dans les écoles de l'Europe. Mr. Bafedow espéroit de trouver assez de Philanthropes, et assez de moyens pour assurer le succès de son entreprise bien intentionnée. Mais l'événement n'y répondit point. Ayant demandé au Public la somme de 6000 pistoles pour les besoins urgens de notre Institut qui, quatre mois après la publication de ce plan, fut composé de quinze Pensionnaires, il ne remarqua dans les esprits que de la froideur et de la défiance. Envain fit-il jouer tous ses ressorts; il resta plus d'un an seul obligé de hazarder les fraix indispensablement nécessaires à l'entretien de notre Institut et à la préparation d'un Philanthropin. Vif et même opiniâtre dans ses desseins raisonnés, il mêla un peu d'agreur contre le Public aux sentimens qui l'avoient excité à entreprendre un travail immense pour le bien public. Et moi, seul Instituteur et Correspondant, presque seul Maître et Inspecteur du nouvel établissement, n'étant long-tems secouru que par les soins maternels de ma chere compagne soit pour la propreté de mes Eleves soit aussi quelquefois pour leurs exercices dans la langue françoise, je me trouvai dans une situation infiniment plus pénible, qu'elle ne l'eût été dans d'autres conjonctures. Mr. Bafedow alors ne venoit jamais me voir, sans me décourager par ses plaintes, et sans me tourmenter par son assurance, qu'il lui étoit impossible de travailler plus long tems de la maniere qu'il avoit voulu le faire pour ses contemporains, assez aveugles pour méconnoître l'étendue et la bonté de nos vues. J'eus beau les excuser, et dire qu'ils n'avoient pas encore assez lu, ni approfondi son projet, pour être convaincus de sa réalité. Entouré toute la journée de quinze Eleves, et chargé de plusieurs autres soins, il s'en fallut peu que je ne succombasse.

A mon tour l'espérance, absolument nécessaire pour me fortifier à continuer mes travaux journaliers, et la crainte alarmante de Mr. Bafedow de ne pouvoir pas répondre à l'attente du public excitée sous des conditions que ce même Public ne faisoit pas encore mine de vouloir remplir, furent dans un combat perpétuel. Nous souffrions tous deux plus que je ne saurois exprimer. Enfin une époque décisive fut fixée au mois de Mai de l'année 1776. pour montrer les effets de nos méthodes et pour déclarer solennellement, qu'il falloit discontinuer l'Institut annoncé et commencé dans l'espérance de voir naître un Philanthropin.

Jamais une mère n'a vu avec plus de détresse approcher la crise qui doit décider de la vie de son fils chéri, que je voyois arriver le tems marqué, où mon institution alloit tomber sous les ruines du grand Etablissement. J'espérois cependant toujours, que cet enfant de mes sollicitudes, dont la foiblesse et la lente croissance impatientoient Mr. Bafedow, croitroit avec le tems, et deviendroit plus fort, plus utile plus important et plus cher à tous ceux, qu'un zele généreux engage pour le bien de l'humanité.

Au mois de Mai il se rassembla à Dessau un grand nombre de Philanthropes et de connoisseurs en matière d'éducation, pour juger du succès de notre travail. Et leur satisfaction, quoique nous eussions parmi eux plusieurs antagonistes, fut si générale et si encourageante, que Mr. Bafedow, animé d'un nouveau zele par l'espérance de voir la réussite de son premier plan, renonça pour le coup à la résolution d'abandonner l'Institut.

C'est ici l'endroit, où je ferai entrer dans mon récit quelques circonstances de ma vie, à mesure qu'elles auront rapport à la matière que j'expose.

C'est

C'est en 1761, dans la 20^{me} année de mon âge, que mon père me donna la permission, si long tems désirée, de m'appliquer aux études académiques, et entr'autres à celles des langues greque, latine et françoise. J'achevai ces études en deux ans et demi. Je me sentis un aiguillon extraordinaire de me pousser moi-même dans la carrière où j'étois entré. *A l'aide des dictionnaires je cherchai à exprimer en langue étrangere tout ce que je voyois et que j'entendois autour de moi, dans la chambre, dans la ville et à la campagne. Je tâchois de traduire quelquesfois ce que les autres se disoient, et j'adressois souvent la parole à des choses qui ne pouvoient me donner aucune réponse.* Ce sont les circonstances qui m'ont fait naître l'idée des différentes méthodes dont je parlerai bientôt plus en détail et au moyen desquelles je compte avoir appris plus de six mille mots pendant trois mois, tems où je n'eus des leçons que deux heures par jour d'un maître particulier, sans y comprendre les mots qui résultent des noms et des verbes par leur déclinaison, comparaison et conjugaison. Et en même tems je parvins à une connoissance des règles de la grammaire latine assez grande, pour oser disputer avec mon maître sur leur juste application dans mes thèmes *).

En 1763, j'allai à l'université de Göttingue, et en 1766 — à celle de Leipzig. C'est dans ce tems - là que je fis connoissance avec un négociant, allemand de nation, âgé de 33. ans; qui révenant d'Amérique, avoit formé le dessein d'apprendre les élémens de la Jurisprudence aussi vite qu'il lui seroit possible. Le desir de vivre bientôt sur le pied d'un homme de lettres, le porta à apprendre nuit et jour la langue latine.

* 5

Avec

*) Afin qu'on ne trouve rien d'inconcevable en cela, il faut considérer, qu'un zele ardent me fit consacrer tout mon tems et toutes mes forces à cette étude.

Avec mon secours il fit tant de progrès la première année, qu'il fut en état de comprendre l'abrégé latin du droit, et de fréquenter utilement les leçons de Mr. le Docteur Breuning, sous la présidence duquel il défendit publiquement, à la fin de la seconde année, une thèse latine. Après quoi il devint Avocat dans sa patrie, le Duché d'Oldenbourg. Cette expérience et la rapidité des progrès, que je fis faire à deux enfans de Mr. Bafedow et encore à un autre Pensionnaire, dans la langue latine et françoise, jointe à la disposition que je me sentoie, d'élever et d'instruire la jeunesse, fortifièrent en moi ce desir, et firent renaitre en Mr. Bafedow le dessein ralenti d'établir une maison d'éducation et d'enseignement, où nous pourrions réaliser divers projets, et exécuter différentes méthodes, qui ne paroissent à bien des personnes que des *chimeres*.

Parmi les quinze écoliers *) dont j'ai fait mention, il y avoit 1) un homme de plus de 30 ans, qui étoit venu à Dessau d'un petit village du comté de Neovide, sur le bord du Rhin, où il avoit été maître d'école d'enfans de payfans, et qui ne connoissoit que le catechisme, le

livre

*) Mr. le M. Reich et Mr. Ouvrier ont pris quelque part à l'enseignement de mes premiers Elèves, pendant l'an 1775; vers la fin de cette année vinrent Mrs. Simon et Schweighäuser de Strasbourg pour voir nos méthodes et travailler philanthropiquement avec nous dans le nouvel Institut. Au mois de Fevrier de l'an 1776, Mr. Bafedow se débarassa de ses travaux littéraires, pour instruire pendant quelques semaines les quatre Eleves ci-dessus mentionnés, mais rentrant dans sa carrière, il se fit remplacer par Mr. le M. Mangelsdorf jusqu'à l'examen public. Mr. Benzler, occupé des affaires de Mr. Bafedow, me relevoit quelque fois dans l'inspection. Il étoit destiné à être Collaborateur de notre Institut, mais avant de le devenir, il quitta Dessau, alla à Göttingue et puis à Hambourg, pour être Instituteur dans la maison d'éducation, fondée par Mr. Campe, depuis peu il est Recteur du collège illustre de Herford.

livre de cantiques et la bible. 2) Un petit payfan de l'école de Rochow, et 3) deux jeunes hommes de 12 et de 15 ans. Tous ces élèves étoient entrés dans mes leçons l'année précédente, fans favoir un mot de latin, et au mois de Mai 1776. ils expliquèrent en présence des connoisseurs et des juges, qui s'étoient rassemblés de différens endroits, plusieurs passages, qu'on leur preseroit à livre ouvert, par exemple dans la bible latine de Castellion, et dans les auteurs classiques, Quinte-Curce &c.

Si mes lecteurs desirent d'en apprendre d'avantage sur cette matière, ils peuvent consulter la relation de Mr. le Recteur Stroth, alors à Quedlinbourg, (présentement Conseiller ecclésiastique à Gotha) *. Le voyage de Frizé à Dessau, ** la nouvelle de l'examen par Mr. le Prélat de Rochow, qui est inférée dans le Mercure Allemand de l'année 1776. et les archives du Philanthropin. Je me contenterai de rapporter ici un seul témoignage, parce qu'il est court. Il est tiré de la *bibliothèque générale allemande*, (publiée par Mr. Nicolai à Berlin) Tome 29. partie 2de, page 557; le Critique des archives du Philanthropin atteste sur son honneur et sur sa conscience, que le récit de Basedow sur cet examen est parfaitement d'accord avec la vérité. Il s'exprime lui-même en ces termes :

„Chacun favoit bien, que les enfans de 7 et 8 ans, qui
 „avoient été instruits depuis une année et demie dans le
 „Philanthropin, parloient très-couramment françois et latin,
 „et personne n'en étoit plus étonné. Mais ce qui remplit
 „d'étonnement tous les auditeurs, et ce qui les força à
 „rendre le témoignage du plus parfait contentement, fut,
 „de

*) Zeugnis der Wahrheit, von der zu Dessau geschehenen Untersuchung im Mai 1776.

**) Frizens Reise nach Dessau (par Mr. Schummel).

„de voir, que chacun de ces enfans *) comprenoit aussi la
 „vraie latinité; d'entendre, avec quelle facilité et quelle
 „précision ils traduisoient les auteurs classiques, dans quel-
 „qu'endroit, qu'il plaisoit à un des auditeurs de leur mar-
 „quer

*) Cet éloge est exagéré, à moins qu'on ne substitue à cette ex-
 pression les quatre écoliers, que j'ai nommés ci-devant. Mais il
 est vrai de dire, que les enfans de 7 et 8 ans savoient aussi beau-
 coup de choses, qui étonnèrent et qui purent faire croire, qu'ils
 savoient en effet ce que l'on trouve rapporté ici à leur gloire.
 L'étonnement s'accrut par un de mes élèves, qui, contre toute
 espérance parloit et entendoit aussi le latin, quoique ses maîtres
 précédens n'eussent jamais pu réussir à lui rien apprendre. J'avois
 mis tout en pratique, pour préparer à mes écoliers l'intelligence
 des auteurs, avant qu'ils les eussent lus. La nature même, au
 milieu de laquelle je vivois souvent avec eux, ses productions, et
 celles des arts, que nous allions voir, et dont nous parlions fré-
 quemment ensemble, tout cela devoit me servir, pour leur ap-
 prendre préférentiellement le sens primitif des mots et peu-à-peu
 leurs sens secondaires. Ces préparations, que l'on n'estime pas
 assez, parce qu'on ignore, ou qu'on ne croit pas leur effet, avoient
 beaucoup contribué à l'avancement de nos écoliers, de sorte
 qu'ils savoient à l'examen fait au mois de Mai expliquer des passa-
 ges de livres latins, sans avoir jamais entendu leur explication.
 Parmi ces préparations, que j'ai faites avec eux, je me conten-
 terai d'en rapporter une seule: Dans les comédies de Terence et
 de Plaute on se sert vis-a-vis des esclaves d'expressions dures,
 que nous ne saurions employer de notre tems. Mais pour les
 rendre intelligibles aux écoliers, avant qu'ils eussent commencé
 la lecture de ces auteurs, je m'en suis servi; vis-a-vis des bêtes,
 des chiens et des chats, par ex. i ad græcum II, es canis trium
 litterarum. (Es fût) Aufer te domum, si redieris, quasi incu-
 dem te cædam. Quid cunctaris? Si ego fustem sumfero, senties &c.
 C'est un badinage, mais il plaît aux jeunes gens et il a un but
 utile.

Monfieur Verdier, Instituteur très-célèbre d'une maison d'édu-
 cation à Paris, qui vient de m'envoyer quelques ouvrages péda-
 gogi-

quer à l'ouverture du livre — ce fut de les entendre donner en langue latine des réponses justes et satisfaisantes à des questions, quelquesfois assez difficiles, faites sur quelques points historiques, étant permis à chaque auditeur, de

gogiques, *) fait dans la préface de son *Vocabulaire françois-latin*, quelques remarques, que je crois devoi rapporter ici pour la satisfaction de mes lecteurs et pour l'éclaircissement utile de la matière que je traite. Il dit: „qu'on ne s'aquiert des connoissances, qu'en se formant des *idées des choses par l'usage des sens*, et qu'on ne conçoit rien, qu'autant que par le moyen des mots „l'on se rappelle leurs sens, et que par conséquent l'on ne fait réellement une langue, que quand on en entend bien les mots; que ce principe si nécessaire pour l'intelligence des langues, „universellement reconnu dans tous les tems, n'est pas suivi dans l'enseignement de la langue latine; — que pour le mettre en „pratique à l'égard d'une langue morte, il falloit un travail immense, et que depuis quelques siècles, il existe des hommes, „qui réunissent leurs efforts, pour écarter ceux qui travaillent à faciliter l'étude de la langue latine, pour plonger leurs travaux „dans l'oubli, et pour laisser multiplier les difficultés d'un enseignement, qui, n'étant qu'accessoire au plan d'études, en est „pourtant devenu presque la seule partie; — que la langue latine „contient aujourd'hui plus de 100,000 mots; qu'il n'est point „d'homme, qui, par un travail suivi, puisse se flatter d'en apprendre et retenir chaque jour plus de dix avec leurs irrégularités: c'est à dire, plus de 3600. en un an, et par conséquent „plus de 36000. en dix ans — qu'on peut, sans exagérer, donner „à chaque mot cinq sens, qu'il est plus difficile de débrouiller, „que d'en apprendre de nouveaux, que ces 3600. équivalent „donc à 180000. et qu'il faudroit par conséquent au moins 50

*) *Son cours d'éducation à l'usage des Elèves, deslinds aux premières professions et aux grands Emplois de l'Etat, et les Mémoires et observations sur la perfectibilité de l'homme, nous font connoître les lumières et le mérite de ce Savant respectable, comme ses mémoires à consulter &c. nous apprennent les détails sçacheux, qu'il a eus avec le clergé et les maîtres des petites écoles, lorsqu'il vouloit établir sa maison d'éducation.*

„déterminer une époque dont on devoit tirer un trait, de
 „voir, comment ces Philanthropistes, qui n'étoient instruits,
 „que depuis si peu de tems, favoient calculer et résoudre
 „AVEC

„ans, pour apprendre tous ces mots avec leur sens; -- que la
 „fameuse méthode de du Marfais aboutit à employer cinquante
 „années d'une étude journaliere, pour apprendre la langue la-
 „tine; -- que cette méthode est pourtant préférable à la routine
 „ordinaire, qui n'accorde que la seule traduction des Auteurs
 „(page XII). Mr. Verdier, dans son cours d'éducation, publié
 en 1777. page 129. parle pourtant de la double traduction, qu'il re-
 garde comme nécessaire, pour lier dans l'esprit les mots d'une
 langue connue avec ceux de la langue qui nous est inconnue. „*Pour*
 „marcher à grands pas dans l'étude de la langue latine, dit-il,
 „le moyen le plus efficace est, d'expliquer des discours, qui se cor-
 „respondent le plus littéralement qu'il est possible, par la double
 „traduction de françois en latin, et de latin en françois. „ Il
 parle avec beaucoup de vénération du mérite très-grand, mais
 très-peu connu de Comenius; il dit, que c'est lui, qui a été
 le premier (il y a presque un siècle et demi) qui porta ses vues
 jusqu'à abréger le tems consacré à l'enseignement de la langue
 latine, que c'est lui qui a ramené les enfans à l'étude des
 choses. Mais il ignore le mérite de Mr. Bafedow, ce nouveau
 Comenius qui joint aux connoissances antérieures les lumières du
 dix-huitième siècle. Pour faire voir à mes lecteurs, que ce savant
 Instituteur françois, guidé par Comenius, a presque les mêmes princi-
 pes dans l'instruction que nous suivons, je transcrirai encore un
 passage que je trouve dans son livre intitulé: *Nomenclateur*
françois et latin. Il dit, que cet ouvrage destiné à porter à
 l'esprit les impressions même des objets, ne peut l'enseigner avec
 tout le fruit possible, que sur une collection de substances et de
 figures qui les représentent. Il réunira les mots suivant les clas-
 ses, ordres, genres et espèces des objets, et décrira les parties,
 propriétés et différences de ceux-ci, il les caractérisera par leurs
 noms et leurs définitions en françois et en latin, d'après les obser-
 vations des Naturalistes et des Artistes. Un *Démonstrateur*
 pourra faire plusieurs jours la semaine lui-même la de-
 monstration des objets, et la fera faire sous ses yeux aux Elèves.

Les

«avec la facilité d'un Arithméticien et d'un Géomètre les
 »regles, ou les problèmes, qu'il plaïoit aux Auditeurs de
 »leur donner: enfin de voir, comment ces enfans avoient pu
 »acquérir tant de connoissances, sans contrainte, même avec
 »plaisir, au milieu des exercices du corps, et dans ces con-
 »jonctures du Philanthropin, encore dépourvu des ressour-
 »ces nécessaires à l'instruction complete. »

Ces annonces distribuées partout, cet examen honoré de la présence de tant de favans et de connoisseurs, et ces éloges qui retentissoient de toutes parts, produisirent enfin quelque fermentation salutaire parmi les instituteurs des écoles. Il sembloit que les uns étoient si favorablement prévenus qu'ils ne doutoient pas, que nous ne pussions donner des connoissances et des lumières aux enfans même les plus disgraciés de la nature; pendant que d'autres, excités par
 Penvie,

Les autres jours un Maître de Grammaire en pourra faire la double traduction de françois en latin, et de latin en françois. Telle est l'idée que nous nous sommes formée du grand art de la nomenclature aussi négligé qu'il est nécessaire. --- Le nomenclateur commencera par la nomenclature des opérations et des instrumens de Mathématique et de Physique, de Gymnastique, de Mécanique, d'Anatomie, de chymie, et des principaux métiers, auxquels ces arts ont donné lieu. Passant ensuite aux objets naturels, il dénommera les parties, propriétés et divisions générales des corps, il donnera des systèmes élémentaires des météores, des minéraux, des végétaux et des animaux, des parties et régions des corps terrestres et célestes et de tous les objets de la cosmographie. Il passera ensuite à des systèmes semblables des tiffus et autres productions des Arts. Dirigeant enfin ses vues vers le spectacle de la société, il donnera différens systèmes de nomenclature des hommes et des objets, qui la composent, et des Arts et des sciences, qui y sont cultivés. Sans ce premier art il ne nous paroit pas possible de bien développer l'esprit, d'établir le véritable usage de la langue maternelle et de la langue latine, ni d'enrichir l'entendement de connoissances utiles.

l'envie; se persuaderent, que *tout ce* que nos examinateurs avoient loué par rapport aux effets de nos méthodes, étoit mal-fondé. Devenus curieux, ils accoururent fréquemment, et aussi souvent que leur intérêt ne s'accordoit pas avec l'état florissant de notre Institut, ils ne cherchèrent, qu'à trouver des sujets de blâme et des obstacles à nos bons desfeins. Plusieurs (j'espère même la plupart) ont été assez sages pour rechercher ce qu'il y avoit à corriger dans leurs méthodes d'instruction. Ils profitèrent de nos observations, de nos expériences et même de nos fautes. L'usage barbare, d'inculquer à la jeunesse, à force de coups, des mots étrangers, des règles de grammaire avec leurs exceptions, et de pieuses sentences, devint plus rare de jour en jour. Dans plusieurs endroits on s'attacha à donner de nouveaux réglemens et à introduire des méthodes plus raisonnables. Le nombre des amis qui favorisoient notre Institut et qui contribuèrent généralement à son entretien, s'augmenta considérablement après cet examen, mais la somme, nécessaire à Mr. Bafedow pour la fondation d'un *Philanthropin*, ne fut pas donnée.

Comment expliquer ce changement inconcevable du Public? Pourquoi est-il devenu, relativement à l'éducation et à l'instruction, ce double objet du nouvel Institut, si indifférent, si aveugle, si méfiant et si avare, après avoir donné tant de marques de son zèle, de ses lumières, de sa confiance, et de sa générosité philanthropique pour favoriser l'exécution de l'ouvrage élémentaire? Je fais bien que cette énigme pique depuis long-tems la curiosité de plusieurs personnes; mais le détail en seroit trop long pour le donner ici. Une des principales raisons de ce changement est peut-être celle, que Mr. Bafedow parut à un grand nombre de personnes haïssable étant paradoxe, à d'autres enthousiaste, égoïste &c. &c. et pourtant le seul qui voulût

ou

ou qui pût donner l'existence à l'Institut annoncé et que lui, l'imagination enflammée de l'importante réforme du genre humain, s'annonça dans le public avec son grand plan du Philanthropin sans l'avoir concerté avec les Philanthropes. Il eut un sensible déplaisir de voir que les Majestés, les Princes, les Nobles et les particuliers aisés, favorisoient si peu la réalisation de son idéal. Mais il ne fut pas seul qui en souffrit. Toutes les personnes, liées avec lui pour l'exécution de son plan et même de celui de notre Institut, ont été dans la très-fâcheuse nécessité de partager son chagrin et la haine active de ses adversaires. Et jusqu'ici la grandeur de son mérite à plusieurs autres égards, l'honneur d'avoir mis en train l'idée du Philanthropin, d'avoir en même tems excité l'esprit de réforme pour les écoles et les églises, la jouissance de ses deux pensions et de ses revenus, la pleine liberté de travailler comme bon lui semble, de rester à Dessau au sein de sa famille, ou de faire des voyages, tout cela est incapable de détruire ses regrets, et de le rendre aussi content, aussi heureux, que nous le souhaiterions.

Monseigneur le Prince regnant d'Anhalt-Dessau avoit appelé ce philosophe moral et pédagogique à sa Résidence dans le dessein de faire réformer les écoles de son pays. Mais peu après ce Prince, vrai Père de son peuple, se vit obligé de faire des dépenses considérables et inattendues pour soulager la misère de ses sujets, causée par les ravages des inondations. Ce fâcheux accident et les contradictions qui éclatoient de toutes parts contre le plan du Philanthropin, plan qui ne parut que chimérique, et la ferme résolution que Mr. Basedow témoignoit d'avoir prise — de faire pour l'Europe *quelque chose de grand ou rien* — furent cause, que notre sérénissime Prince et sa digne Epouse ne s'intéressèrent à nos dispositions qu'après les avoir vu plus
 b détex-

déterminées. L'année 1776, ils prirent généreusement part à l'accroissance de l'Institut et lui firent payer en six ans la somme de 2400 Louis d'or. Notre Prince bien-aimé ajouta encore la promesse de nous donner un bâtiment convenable et de nous accorder sa *haute Protection*, avantage précieux dont nous jouissons dès-lors pour le bonheur de notre Etablissement, quoiqu'il n'ait pas pu contribuer immédiatement à la réforme des écoles dans la ville et dans le pays de Dessau.

Ces contributions, et celles du Public qui montent jusqu'ici à plus de 1000 Louis d'or, nous mirent dès l'année 1777. en état de rembourser à Mr. Bafedow les avances qu'il avoit faites de 800 Pistoles. A la fin de l'année 1776. il déclara qu'il ne se chargeroit plus des affaires de l'Institut pour ce qui concerne la direction, l'éducation et l'enseignement. Il se réserva néanmoins le droit de pouvoir improuver de bouche et par écrit ce que l'on voudroit introduire ou entreprendre dans l'Institut naissant, toutes les fois qu'il le jugeroit à propos. Cette condition resserra trop l'activité des autres et fomenta peu-à-peu du mécontentement. Un an après, nous nous vîmes désunis et abandonnés de tous nos membres ordinaires, excepté de Mr. Feder. Sur ces entrefaites Mr. Neuendorf et Mr. Trapp s'étoient engagés à la conservation de notre établissement. Mr. Jasperfon, Mr. Busse, et deux candidats en Pédagogie de Carlsrouhe, Mr. Hauber et Mr. Danner, s'offrirent volontairement de nous assister. Et toutes ces personnes le firent avec un zèle qui mérite la reconnoissance de nos amis. Nous étions chargés des soins de plus de quarante Eleves — de ceux de la correspondance, augmentée considérablement par le besoin de rassurer le Public, alarmé de la catastrophe que nous venions d'essuyer — de ceux du règlement des comptes, de la recette et de la dépense, —
de

de ceux de l'édition du journal pédagogique, dont la discontinuation nous auroit fait perdre des avantages importants, — de ceux des actes de religion dans notre oratoire philanthropique, cet espoir de tous les adorateurs éclairés de la divinité. Nous mêmes tout en oeuvre pour satisfaire à ces besoins et je pris en particulier la ferme résolution de soutenir notre établissement, quelque sacrifice qu'il m'en dût coûter.

A cette époque, Mr. Bafedow s'annonça au Public, comme le Directeur de l'Enseignement. Séduits par cette promesse et excités par notre besoin urgent, nous espérâmes qu'il s'engageroit seul ou avec nous à la rédaction d'un plan d'instruction qui seroit à la portée des circonstances actuelles de l'Institut. Mais quelques ayent été ses motifs, il s'y refusa constamment. Déjà dépité de la froideur du Public, il reçut dans cette période un nouveau chagrin par une lettre offensante de la main d'un Ecrivain attaché à l'Institut (mais non de Mr. Mangelsdorf). Notre Prince bien aimé vit avec beaucoup de déplaisir les divisions intestines, des personnes qui par la réunion de leurs forces auroient pu soutenir l'Institut et le perfectionner. Il s'intéressa noblement à en prévenir la chute et à calmer les esprits agités. Mr. Bafedow, malgré l'aversion qu'il commençoit à nous porter, malgré la facilité de sa plume et la célébrité de son nom consentit à la trêve nécessaire dans ce tems pour le bien de l'Institut et lui sacrifia son ressentiment, sans le faire éclater dans le Public, ni sans exiger le châtement rigoureux de celui qui l'avoit offensé.

En voilà assez pour faciliter à une certaine partie du Public l'explication de plusieurs phénomènes qui ont été observés dans la sphère de notre établissement. On ne s'étonnera plus dès-à-présent de la résolution que Mr. Bafedow a prise à l'entrée de l'an 1778 de rompre toute liaison particulière avec l'Institut. La crainte de voir naître de nou-

velles dissentions a pu lui suffire pour cette abdication. Il quitta notre Institut en déclarant qu'on ne devoit plus compter sur lui que dans le cas, où l'on auroit besoin de son secours pour la liturgie philanthropique. Notre sérénissime Protecteur agréa son abdication et personne ne s'en plaignit. Le Public, regardant cet événement comme avantageux pour nous et nos élèves, nous témoigna dès-lors plus de confiance et les antagonistes disparurent. Depuis ce tems Mr. Bafedow s'est occupé à établir une paix durable entre la saine raison et le christianisme primitif, non sans hazarder des sommes considérables pour voir ou pour préparer la réussite de ce projet important.

Actuellement nous avons surmonté les premières difficultés qui s'opposoient à nos desseins. Amis de l'humanité, nous formons une petite société qui, sous les *Auspices & la haute Protection de son Altesse sérénissime le Prince régnant d'Anhalt- Dessau, s'occupe* immédiatement de l'éducation et de l'instruction de cinquante Elèves venus, les uns de différentes villes d'Allemagne, les autres des extrémités de l'Europe. Il a eu la bonté de confirmer une constitution suivant laquelle la direction de notre Etablissement dépend du collège des Professeurs auquel je préside. Par sa faveur signalée nous avons aussi reçu, pour le logement de nos élèves, gouverneurs et précepteurs, un château joignant un jardin environné de murailles. Il nous a de plus accordé hors de la ville un champ près d'un petit bois, qui est quelquefois le théâtre des divertissemens de nos Elèves.

Les défenseurs même des vieilles routines paroissent à présent convaincus, que c'est le bien de la jeunesse, confiée à notre Institut, & l'amélioration des Ecoles et des Instituteurs, qui nous tiennent à coeur. Divers exemples ont prouvé aux Ecclésiastiques des différentes communions, que notre Institution

tion préliminaire prépare à leurs souhaits nos Elèves à s'instruire des connoissances et des articles de foi, adoptés par l'Eglise dont ils doivent devenir membres. Jusqu'à cet instant il ne s'est pas élevé le moindre démêlé entr'eux et notre Etablissement. Chrétiens éclairés et sages, ils ne peuvent pas nous désapprouver, si nous tâchons de rendre Dieu et *Jesus-Christ* aimables à nos Elèves, de la manière que nous croyons la plus propre et la plus efficace, et de parvenir enfin à une liturgie plus perfectionnée, plus à la portée de la jeunesse et plus conforme à la nature humaine, savoir, qui éclaire, édifie et porte effectivement le coeur et l'esprit à la pratique du bien. *) Nous prenons à tâche d'inventer des méthodes d'instruction, nous en faisons l'essai sur notre jeunesse pour voir leurs effets et les rendre, s'il est besoin, plus simples et plus praticables aux précepteurs attachés à des familles ou des à écoles. Nous faisons sentir à nos Elèves que quiconque fait ses efforts pour apprendre d'utiles connoissances (physiques, mathématiques, historiques et philosophiques) et pour acquérir des vertus qui le rendent lui-même meilleur ou son prochain plus content et plus heureux, trouve la récompense de ses travaux dans les progrès qu'il y fait; que ce n'est point un mérite, mais un devoir que leur impose leur amour-propre, de profiter des occasions que la Providence leur offre de s'instruire et de se perfectionner. C'est ce qui nous engage à ne récompenser leur application et leurs bonnes qualités qu'en leur témoignant notre approbation. Nous nous assemblons toutes les semaines pour nous communiquer les observations que

b 3

nous

*) Notre Institut a le bonheur de posséder en Mr. le Professeur Salzmann, Ecrivain pédagogique, un liturge judicieux et actif qui travaille à ces fins intéressantes pour l'humanité.

nous avons faites sur leur conduite, sur leur assiduité ou sur leur nonchalance, et pour leur en dire publiquement notre avis, qui est inséré en même tems dans un livre particulier. Pour égayer leurs occupations, nous nous servons d'une table attachée au mur de notre oratoire, sur laquelle se trouvent leurs noms. Auprès du nom de celui qui s'est acquis cinquante billets d'application est fiché un clou, et cinquante clous lui procurent, si sa conduite n'y met point d'empêchement, un ruban avec une médaille en signe de ce qu'il s'est visiblement appliqué aux études. Si quelqu'un veut envisager cet arrangement comme une manière de récompenser les écoliers, nous ne le lui disputerons pas, mais nous lui pouvons assurer que nos observations, faites la-dessus depuis le mois d'avril 1777, nous la font trouver bonne et recommandable. Nous y faisons entrer l'idée que la carrière des études est divisée en cinquante fois cinquante ou en deux mille cinq cents pas que chaque écolier doit faire pour venir une fois au bout, en recueillant des connoissances utiles qui y sont répandues et dont ses maîtres, en fidelles guides, lui montrent et offrent quelquesunes. Le chemin de cinquante pas achevé, on fiche un clou. Nous modérons et ménageons soigneusement l'émulation, de crainte qu'elle ne donne de l'orgueil au genie et des sentimens envieux au foible. Nous ouvrons la carrière à nos cleves, nous leur aplanissons les obstacles qu'ils trouveroient insurmontables en débutant, nous prenons à tâche d'aiguillonner les indolens, de retenir ou de tempérer ceux qui courent avec trop de précipitation, d'enhardir les méfians de soi-même, de fixer les esprits volages, de relever ceux qui tombent, et de ramener ceux qui s'égarèrent. Nous avertissons nos Elèves de ce qu'ils ont à craindre, mais nous cherchons aussi

à les garantir ou à les guérir des terreurs de l'imagination et de la crainte d'un danger qui n'existe point. Zèlés à leur former un corps agile et robuste, vous avons recours à la gymnastique que Mr. *Du Toit*, *) Professeur de notre Institut, a beaucoup perfectionné. Nous leur représentons les avantages qu'ils auront en cherchant à diminuer leurs besoins par la simplicité en fait d'habillement, de nourriture, de plaisirs &c. et par l'indépendance du service des autres. Nous les exerçons de bonne heure aux atteintes qu'ils auront un jour à supporter. Nous les accoutumons à l'ordre et à la propreté; mais nous ne prétendons pas d'eux ce coup d'oeil d'élégance qui fait quelquefois le plus grand mérite d'un homme mal-élevé et qui coûte peu de peine aux personnes sédentaires. En un mot, nous employons tous les secours qui nous paroissent efficaces pour faire atteindre les jeunes gens, confiés à nos soins, au but de leurs études et pour les renvoyer assez bien préparés au comptoir, au service et à l'université. Nous rendons compte de tems en tems au Public dans quelques livres pédagogiques **) de ce que nous avons entrepris ou découvert, et de ce qui nous a bien ou mal réussi. Le philanthropin idéal nous sert de but dont nous croyons devoir nous rapprocher de plus en plus, c'est-à-dire, nous desirons que notre établissement avec plusieurs autres qui aient les mêmes desseins, vienne à cette force et à cette perfection de pouvoir pousser ses influences bienfaisantes au-delà des limites de l'Europe, de propager sur la terre des connoissances utiles et des sentimens nobles, l'amour de Dieu, Pere des hommes, l'amour de Jesus-Christ, notre modèle,

b 4

l'amour

*) Il vint nous assister dans nos travaux pour notre Institut chantant à Pâques de l'an 1778, recommandé par Mr. J. *Salin* de Bâle, un des plus respectables Philantropes.

**) Pädagogische Unterhandlungen.

l'amour du prochain, de nos freres, la paix, la concorde, le contentement du coeur — enfin le bonheur du genre humain. Plût à Dieu que nous pussions intéresser bientôt tout le monde pour une religion pratique et une philanthropie impartiale qui nous porte à bannir l'esprit de secte, l'intolérance et même toute prévention nationale; qui nous fait estimer dans chaque homme ce qu'il a d'estimable, sans nous informer, quelle religion il professe et dans quel coin de la terre il est né. Nous nous rassurons quelquefois par la pensée agréable que nos Eleves contribueront à l'accomplissement de nos souhaits philanthropiques, qu'entrés dans le monde ils répandront leurs connoissances et leurs sentimens, chacun dans sa sphère.

Un de nos souhaits, qui n'est pas encore accompli, concerne la suite complete 1) des livres d'instruction, dans lesquels se trouveroit l'élite de la masse énorme des connoissances humaines ou toutes les idees nécessaires aux jeunes gens de divers âges et de différente condition, le mieux arrangées en tâches et exprimées avec la plus grande précision, 2) des livres d'éducation, dans lesquels on auroit rassemblé les spéculations les plus réfléchies, les méthodes les plus naturelles, les regles les plus sûres, en un mot, les moyens les plus praticables, non seulement pour exercer et pour accoutumer les enfans au bien ou à la vertu — à l'obéissance, à l'amour de l'ordre, à l'assiduité, à la reconnoissance, mais aussi pour remédier aux foiblesses et aux vices les plus enracinés de l'esprit et du corps. Mr. Basedow a parlé beaucoup de la nécessité de cette bibliothèque élémentaire et en a effectivement réalisé une partie, et j'espere qu'à l'avenir les membres de notre Institut auront plus de loisir pour travailler à sa réalisation. Nous sentons avec déplaisir, que nous sommes encore bien éloignés de notre but proposé,

où

où nous ferions en état plus qu'à présent, de faire le bien qui pourroit tourner à la satisfaction de nos contemporains éclairés, au bonheur des jeunes gens en plusieurs pays et à l'avantage de la postérité. Nous voyons bien que ces bônes, mises à notre zele, s'élargiroient de beaucoup, si une plus grande partie de Philanthropes, réunis çà et là en sociétés, et si tous ceux qui sont chargés des soins de l'instruction concouroient avec nous aux mêmes fins, où nous aspirons. Mais il faut se contenter!

On me permettra de dire encore quelques mots sur la première éducation des enfans. Si les Parens s'infermoient bien des voies, par lesquelles leurs enfans deviennent foibles, infirmes, friands, désobéissans, opiniâtres, ingrats, paresseux &c. ils agiroient plus souvent envers eux d'une manière diamétralement opposée à celle qu'ils observent, et n'auroient peut-être jamais le chagrin de se plaindre de la méchanceté innée de l'espece humaine. Il semble qu'il ne croient pas, que ce sont principalement les circonstances et les hommes qui forment bien ou mal le corps et l'ame de chaque enfant — et qui en produisent ou l'image de la divinité ou le monstre le plus difforme des espèces animales. Le nouveau-né n'est effectivement qu'un bloc animé, très innocent et seulement susceptible des vertus et des vices. Il est aveugle et sourd, sans gout, sans odorat, sans toucher, sans langage, sans aucune idée. Il n'apporte au monde que la seule faculté de sucer, qu'il dut acquérir dans le sein de sa mere, en exerçant pendant quelques mois les organes de la bouche à avaler la liqueur dans laquelle il nageoit. A mesure que les objets extérieurs viennent mettre en exercice ses organes musculaires et ses sens, les autres facultés de son corps et de son ame se développent. Il apprend peu-à-peu à goûter, à tâter, à distinguer les objets

par la vue, les sons par l'ouïe, les odeurs par l'odorat, à empoigner des choses qu'on lui présente, à rire à ses bienfaiteurs, à combiner les idées sensibles, à réfléchir, à parler, à juger, à raisonner. C'est aux parens et aux personnes raisonnables à lui former le corps, l'esprit et le coeur. Mais une infinité de difficultés empêchent que le développement et la perfection de l'homme ne puisse s'obtenir d'une manière desirable. Dans la plupart des maisons paternelles on ignore ou on néglige le régime requis à élever l'enfant heureusement, l'usage des moyens propres à exciter sa curiosité, son attention et sa réflexion, et à lui insinuer la justice et l'activité de l'esprit si nécessaires au complément des fonctions de l'homme. D'autres obstacles se joignent à l'ignorance et à la négligence de l'éducation, savoir les préjugés généraux que la jeunesse adopte, les vieilles routines qui regnent par tout, la tendresse excessive des parens, les propos indiscrets des personnes qui fréquentent les familles où il y a des enfans, les mauvais exemples des domestiques et ceux des gens dont on raconte des faits, la fermeté des gouverneurs particuliers &c. &c. Toutes ces circonstances qui influent sur l'entendement & le caractère des élèves, peuvent-elles fournir autre chose que des êtres très imparfaits, des hommes foibles, indolens, contrefaits, libertins, envieux orgueilleux, oppresseurs &c.? Combien est petit encore le nombre des parens qui éclairés et convaincus de l'importance d'une bonne éducation ne confient pas celle de leurs enfans à des personnes ignorantes et corrompues, à des personnes qui se disputent la préférence de pouvoir gâter les enfans par leurs flatteries ou leurs duretés, par leurs condescendances ou leurs caprices, par la prodigalité de leurs récompenses ou par leur insensibilité au bien qu'elles devoient approuver, par leurs mauvais sentimens et leurs vices! C'est hélas de cette manière

nière que l'on rabaisse ordinairement l'homme par rapport à son corps et à son ame autant au dessous de la nature des autres espèces animales, que l'on pourroit l'élever au-dessus!

II.

Si, depuis la confusion des langues à la tour de Babel jusqu'à nos jours, on a fait les observations que je vais rapporter, je ne comprends pas pourquoi l'on a négligé de les mettre en pratique pour l'étude des sciences et des langues: 1) *Un enfant, un jeune homme, même toute personne, rappelle le plus vivement à son esprit l'image d'un objet, par le nom qu'il a entendu prononcer, lorsqu'il aperçoit cet objet par le moyen de ses sens;*

2) *Lorsqu'on fait apprendre à un Ecolier le nom d'une chose dans une langue étrangère par le seul moyen du mot connu dans sa langue maternelle, il ne saisit que foiblement le son du mot étranger; il est exposé à l'oublier assez vite, parce que son imagination passant plus aisément à la représentation de l'objet nommé par le moyen du mot connu, ne s'arrête que foiblement sur le mot nouveau, et ne s'en occupe pas assez.*

3) *Si en présentant un objet aux enfans, on ne leur en prononce le nom que dans la langue étrangère, il est naturel que l'ame de l'enfant ne s'occupe pas autant du nom de l'objet connu dans sa langue maternelle, que de celui qu'on lui fait entendre. Dans ce cas-ci l'imagination passe plus facilement à la représentation de la chose, avec le nom étranger, et les allie dans la suite plus aisément, que lorsque le nom étranger doit s'imprimer dans la mémoire, par le secours du nom connu qui y répond.*

4) *La méthode de faire apprendre le nom des choses dans une langue étrangère par le moyen des noms connus d'une*

d'une autre langue, exige en même tems trois opérations différentes de l'ame, lorsqu'il faut encore qu'elle se représente la chose. C'est trop pour l'ame des enfans ordinaires, et c'est sans doute la raison, pourquoi l'étude des langues et des sciences qui demandent leur connoissance, est si pénible et si désagréable aux jeunes gens.

C'est sur ces principes, étayés de l'expérience, que je me fonde pour affirmer que la méthode de faire apprendre des noms étrangers par les objets, de la manière que je vais l'expliquer, est pour le commencement *la seule bonne méthode* d'enseigner les langues étrangères *). C'est à tort, que bien des personnes ont déclamé contre elle, et l'ont regardée comme une puérilité nuisible, n'étant pas même un jeu.

Mais je viens à l'exposition que j'ai promise. Pour la rendre plus intelligible, j'espère aussi plus agréable à mes Lecteurs, je vais *supposer* qu'un de mes Eleves interrogé sur cet objet rend compte des effets que mon instruction produisit autrefois sur lui.

Première lettre

sur la méthode d'enseigner les langues étrangères par le moyen des objets et sans le secours de la traduction.

Il y a quatre ans que je suis à Hambourg. Cependant je puis très-bien encore me représenter ce que j'ai vu et entendu à Dessau. Je me rappelle aussi très-vivement que

Vous

*) Quand l'écolier a déjà quelque facilité pour comprendre ce dont on lui parle et pour exprimer ses pensées, il faut qu'il passe à la lecture des auteurs de la langue qu'il apprend, où on lui explique les mots inconnus par ceux dont il a déjà des idées (savoir sans traduction) et qu'après cela il suive et finisse l'étude de la grammaire.

Vous me parliez françois et latin sur tous les objets qui se trouvoient autour de nous, dans la chambre, dans la cuisine, dans le jardin, dans les rues, dans les bois, au bord de la rivière &c. Tout ce que nous entendions, que nous voyions, sentions, goûtions, éprouvions; ce qui venoit d'arriver, ce qui arrivoit, et ce qui étoit près d'arriver, tout ce que l'on pouvoit dire sur les circonstances présentes, ou prochaines, devenoit le sujet de nos conversations dans la langue étrangere. C'est ainsi que j'apprenois en même tems les choses et la langue avec beaucoup de plaisir.

Quand l'heure sonnoit, Vous disiez: „Ecoutez! il sonne, une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze heures. Il est midi. Nous allons dîner. Voyez! La table est déjà mise. Voilà la nappe, la fourchette, le couteau, la cuiller, l'assiette, la serviette! Bientôt on apportera le manger sur la table. Qui l'apportera? Anne. La voilà qui apporte le manger sur la table; bientôt nous nous mettrons à table. Je m'assiérai, au milieu de vous deux, vous vous assiérez là, à mon côté, Emilie à ma droite, Antoine à ma gauche. Frederic s'assiéra sur cette chaise vis-à-vis de nous. „Après cela vous nous faisiez connoître les noms et les qualités des mets, et je comprenois tout, quoique vous ne me disiez jamais les noms allemands *). Après le dîner nous allions au jardin,

pour

*) Parmi tous les exercices dont je vais parler et dont je veux détailler ici la *pratique*, celui-ci, joint à celui du commandement, doivent être presque les seuls, qu'on mette en usage avec des enfans au dessous de six ans. Avec ceux qui deviennent écoliers d'un âge plus avancé, il convient de pratiquer les mêmes méthodes, au moins quelques mois, avant que de faire usage des tableaux. Il importe beaucoup, que le Précepteur, étant communicatif, ait à sa disposition une collection d'instrumens, de modèles, d'estampes, de tableaux, des productions de l'art et de la nature.

pour apprendre à connoître les arbres et les plantes. Vous me montriez et me nommiez chaque chose qui s'offroit à nos regards. *Voici une feuille, une feuille verte. Voyez deux feuilles! deux feuilles vertes; une, une, — deux! voyez les feuilles qui pendent à la branche. La branche, la branche, — deux branches — plusieurs branches sur une tige. Les branches sont en haut, la tige en bas. Je vais arracher une plante. Voyez, je l'arrache; attention! tu vas voir la racine de la plante. Voilà la racine, voici la tige, là sont les feuilles, ici est la fleur, ici la semence! La racine de la plante étoit dans la terre. Cet arbre a aussi une racine. — Elle, la racine de cet arbre, est dans la terre *)* — ainsi des autres choses. Nous prenions une feuille de chaque arbre, et vous me la faisiez tâter avec les doigts. Vous nous disiez alors, de quel arbre étoit cette feuille; par exemple c'est la feuille d'un prunier, celle-ci d'un pommier, celle-ci d'un poirier, celle-ci d'un noyer

nature; qu'il sache aussi expliquer ses idées en les crayonnant sur une table noire; qu'il retienne l'ordre, dans lequel il fait connoître aux enfans les noms des objets, et les autres idées relatives à ces objets, afin de pouvoir lier dans la suite à cette connoissance celle des idées encore inconnues. Au commencement son étude unique doit être de parler avec ses écoliers, *fréquemment, lentement, distinctement et correctement* -- des objets qui sont autour d'eux, et de ne jamais se permettre un jugement précipité, faux ou hors de la portée de ses enfans.

*) Qu'on dise ces mots en Allemand, en François, en Ruffien, en Polonois, en Italien, en Anglois, en Portugais, ou en Latin, en Grec, en Hébreu, -- dans quelque langue qu'on veuille et cela en même tems qu'on montre ces objets, -- il est certain, qu'on se fera entendre par un enfant, tout comme par un jeune homme, ou par un vieillard, qu'on se fera mieux, et plus promptement entendre et que l'impression sera plus durable que par aucune autre méthode. De cette manière le déplaistr des écoles se change en plaisir -- le caractère moral des enfans devient plus facile à corriger -- les
Mai-

yer &c. Vous ajoutiez aussi quelquefois une description. Par ex. la feuille du prunier qui croit dans notre jardin, pas loin de l'espalier. Il vient de boutonner et de fleurir, il aura bientôt de petites prunes. Ces prunes sont aigres et non mangeables avant qu'elles aient mûris, mais étant mûres, elles sont douces. Chaque prune a une pelure, tout autour de sa chair. La chair renferme un noyau dur, ou une espèce de noix, au milieu duquel on trouve un pépin. Je n'avois qu'à me souvenir de la démonstration que vous m'en aviez faite l'année passée, &c. Nous rassemblions aussi des feuilles d'autres plantes, dont je connoissois déjà le nom allemand, ou que j'apprenois alors à connoître. Nous touchions et nommions chacune de ces feuilles. Lorsque nous en avions une douzaine, vous me faisiez essayer, si je pouvois les reconnoître et les nommer, sans les voir, au seul attouchement. C'est de cette manière, que j'appris à connoître à la vue et au toucher nombre d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes des jardins. Vous rassemblâtes un jour des feuilles de tous les arbres fruitiers, de tous les arbrisseaux et de toutes les plantes de notre jardin, et vous les jettâtes dans une bourse. Il y en avoit près de cinquante espèces, et moi je les tirois l'une après l'autre, comme d'une roue de fortune, avec cette différence, que je disois le nom de l'arbre ou de la plante dont je tenois la feuille, sans la voir, avant de l'avoir tirée.

Parmi

Maîtres et les Ecoliers ont moins de peine et plus d'agrément; et certainement dans des empires aussi vastes que l'Allemagne et la Russie, l'on épargneroit chaque année bien des millions, si cette méthode étoit connue et pratiquée par tous les maîtres des langues étrangères. Car par cette méthode, l'esprit et le coeur se forment sans comparaison plus vite, on menageroit à la jeunesse beaucoup de tems qu'elle pourroit employer avec utilité à l'exercice de quelques arts et à des ouvrages mécaniques.

Parmi ces cinquante feuilles, il n'y en avoit que très-peu que je confondisse, environ cinq ou six, par exemple, la feuille des pois et celle des laitues, lorsqu'elles étoient de grandeur égale.

Cet exercice s'étendoit aussi à d'autres choses, à des métaux, des pierres, des espèces de bois, de drap, de toile, de monnoye &c. et donnoit à mes doigts un tact fin et délicat que je me rapelle avec plaisir, et qui me sert quelquefois très à propos.

Ma lettre est-elle assez longue pour cette fois? Adieu!

Seconde Lettre.

Votre jeu du Commandement a non seulement servi à nous amuser, mais encore à nous faciliter l'intelligence de ce que vous disiez, soit en latin, soit en françois. Qu'il étoit aisé de vous comprendre, lorsque vous nous disiez: viens à moi! (komm zu mir!) (veni ad me!) en nous faisant un signe de venir auprès de vous! Avec quelle facilité nous apprenions et nous retenions tous les mots et toutes les expressions de la langue étrangere, quoique nous ne les eussions jamais entendus, lorsque vous les accompagniez des gestes qui pouvoient nous les rendre intelligibles — par ex. — *Levez la main — en haut! — laissez la tomber! avancez! reculez &c.* — Ou lorsque vous racontiez ce que vous faisiez et que les autres faisoient, par ex. — *Je leve la main, tu leves la main, il leve la main. Nous trois nous levons la main, vous deux, toi et toi, — vous — levez la main, ainsi trois hommes levent la main. J'ai levé la main gauche, maintenant je leverai la droite &c.* *) Je fais qu'un
tel

*) J'ajouterai encore quelques commandemens pour ceux qui veulent sur le champ faire un essai de cette méthode. Fermez les yeux.

Ouvrez

tel changement d'un mot, pour marquer les différens tems, s'appelle *une Conjugaison*, et que cela est une grande difficulté surtout pour ceux qui apprennent le Latin. Pour moi je n'ai point connu cette peine. Nous n'avons pas non plus eu besoin d'apprendre des déclinaisons. Car par vos explications, vos commandemens et vos récits, nous avons appris dès le commencement à nous exprimer tout naturellement — Tantôt vous nous montriez, pour nous apprendre le Nominatif, cent choses différentes par ex. Voici *le chapeau blanc*,
icé

Ouvrez les yeux! Ridez le front! Deridez-le! Frottez le nés avec l'index de la main droite! Couvrez vous la joue droite de la main gauche! Mettez les bouts des doigts d'une main sur ceux de l'autre! Voyez, comme cela. Affez-vous! Faites semblant de dormir! Faites semblant de vous reveiller! Levez vous! Faites un signe de tête que vous voulez recevoir quelque chose d'agréable, bien, c'est le signe de consentement! Faites le signe de refus, comme cela! car je menace de donner un soufflet? Voyez-vous? Je veux que vous vous tourniez. Tournez-vous à droite! à gauche! Levez un de vos pieds! Lequel des deux? Le droit, maintenant le gauche, maintenant tous les deux! à présent aucun d'eux. Attention! je vous servirai de maître à danser. Faites le premier pas! le second, le troisieme! Dansez en avant! à reculons! Faites une reverence! bien! Que chacun de vous embrasse un dossier de chaise! Dans le jardin ou dans la forêt vous avez embrassé les tiges des arbres, n'est-ce pas? à cette heure mettez votre main droite sur cette table! dessous cette serviette! Etendez votre main gauche vers le plafond, vers le poêle, vers le miroir etc. Finissons notre jeu pour cette fois! Mais hola! je commanderai encore deux choses ou deux fois, Frappez des mains! — Allez ça et là!

Vous verrez, chers amis de la jeunesse, par l'essai que vous venez de faire, que vos Enfans en ont profité et se sont bien amusés; quand même e'ur été la première fois qu'ils eussent entendu ces mots dans une langue étrangere. Cette méthode par laquelle on commande et on indique toutes sortes de choses est préférablement propre à rendre l'instruction lumineuse et agréable à la jeunesse et je souhaiterois d'avoir le loisir, pour en donner le détail nécessaire à faire voir son étendue et sa pratique complete

ici est la craye blanche, là le verre transparent etc. (hic est pilēus albūs, cretā albā, pōcūlūm pellucidūm. Les deux chapeaux que voilà, sont blancs, pas noirs; les trois statues dans notre jardin sont blanches, pas noires. Tous ces verres sont transparens (hi duō pilēi sunt albi, non nigri; illae trēs statuæ in nostro horto sunt albae; cuncta haec pocula sunt pellucida.) Après cela, pour nous faire connoître l'usage de l'Accusatif, vous nous faisiez toucher ces choses que nous venions de nommer au Nominatif; par ex — *touchez le chapeau blanc, la craye blanche, le verre transparent* -- (tangite hunc pileum album, hanc cretam albam, hoc poculum pellucidum. Et pour nous faire connoître l'Ablatif de ces mots, vous nous disiez: *maintenant nous avons parlé du chapeau blanc, de la craye blanche, du verre transparent, etc.* (sermo fuit de pileō albō, de cretā albā, de pocūlō albō. Une autre fois revenoient ces mêmes choses avec leurs noms, mais avec une terminaison différente. Si, par exemple vous vouliez nous faire connoître ces mots au Genitif, vous nous disiez — *maintenant nous allons considérer la figure de ces choses* -- *Regardez la figure de ce chapeau blanc, de cette craye blanche, de ce verre transparent etc.* (Adspicite formam hujus pilēi albi, hujus cretae albae, hujus pocūli pellucidi. Et pour nous faire connoître le Datif de ces noms, vous vous serviez de cette expression — *Présentez* *) *ce chapeau, cette craye, ce verre, à moi, ou bien à celui-ci, à votre camarade, à chacun de nous, à cette statue* (offerte hunc pileum, hanc cretam, hoc poculum mihi, huic, illi, condiscipulo tuo — cuivis nostrūm, huic statuæ &c.) Vous nous entreteniez de la même manière de plusieurs autres objets. Le Vocatif des mots se présentoit fréquemment, car non seulement vous *nous* appelliez souvent et d'autres personnes,

VOUS

*) Un Verbe qui prend le datif de la chose p. e. imponere rem alicui rei, comme je l'avois choisi, est plus convenable à ce but. w.

vous adressez la parole à des animaux privés de raison, et même à des objets inanimés, pour nous amuser en nous instruisant, par exemple. *Voilà un cheval, approchons-le. Mon cheval, viens à nous, nous voulons te caresser et te flatter.* (En! illic est equus. Illum compellabimus. Mi Equé! vñi ad nōs, vōlūmūs te mulcērē et palpārē.) Voilà ce que nous faisons, et nous l'exprimions dans le tems présent et dans le tems passé. Je citerai encore un exemple de la maniere, dont vous adressez la parole à une chose inanimée. -- „*Voilà que nous nous approchons de toi, chéne vénérable et touffu, toi qui, affermi sur tes profondes racines, élèves ta cime branchue vers le ciel etc.,* -- (Jam ad te vñimūs, annōfā frondōfāquē quercūs, quāe infixīs altē radicībūs nītens, tuum intonsum cācūmēn versus coelum tendīs.) Vous cachez aussi souvent une chose que nous nous faisons un plaisir de chercher; et par vos discours vous nous appreniez pendant que nous la cherchions, tous les adverbs de lieu. P. e. j'ai caché *quelque part, ici,* dans cette chambre, une pomme que vous chercherez pour la manger. Maintenant allez *ga et là,* cherchez *par-tout — la-haut, là-bas, là-dedans.* Il faut que vous cherchiez *ailleurs etc. etc.* Nous apprenions aussi d'une maniere tout aussi aisée le sens des adjectifs et des prépositions.

En nous montrant ainsi toutes sortes d'objets ou à leur défaut, des images de ces objets ou des figures que vous nous dessiniez quelquefois sur la table noire, vous entreteniez notre curiosité et notre attention et vous nous communiquiez toutes sortes de connoissances. Avec quelle rapidité se passaient les deux heures, pendant lesquelles vous conversiez ainsi avec nous. Je me rappelle le plaisir que je sentis, lorsque vous *métamorphosez* les figures. En nous expliquant le premier carré de la Planche XXV. vous nous dessinâtes sur la table noire l'homme avec le rateau, et vous nous demandâtes, *pour qui nous prenions cet homme.*

Nous répondimes: *pour un paysan*; et comment ensuite, en le dessinant avec d'autres attributs, par exemple avec un fusil, ou une échelle et un balai, ou un bâton de pelerin, ou un sceptre avec une couronne sur la tête, nous reconnûmes successivement en lui un soldat, un ramoneur, un pelerin, un Roi. Une métamorphose semblable se fit aussi avec d'autres figures, p. e. d'animaux, de quadrupedes, d'oiseaux &c.

Mais ma feuille est si remplie, que j'y puis à peine ajouter l'assurance de l'affection et du respect avec lequel je suis.

Troisième Lettre.

Une autre méthode, que vous appelliez *l'art de deviner des noms* *) exerçoit agréablement notre esprit, et accéléroit singulièrement nos progrès dans la langue. Il nous serroit entr'autres à arranger nos idées par rapport aux choses de la même espèce et classe. Vous nous faisiez dire les noms que nous savions d'une certaine espèce de choses. Chacun de nous à son tour nommoit un individu de cette espèce, soit dans la langue étrangere, soit dans notre langue maternelle **). Mais vous, vous écriviez sur la table noire chaque nom en langue étrangere, et vous nous exerciez aussi de cette manière à lire. Si l'un nommoit une chose, que vous croyez n'être pas connue de tous, vous nous la faisiez connoître et vous ajoutiez souvent un petit conte intéressant et instructif. Si je me rappelle bien, vous nous fites dire pour la première fois les noms en général des animaux qui nous étoient connus. L'un dit alors *une cigogne*, l'autre *un ours*, le troisième *une araignée*, le quatrième

*) Das Namenerathen.

**) Je permis cela, lorsque mes écoliers n'étoient pas égaux en connoissance de la langue étrangere, pour les intéresser tous à cet exercice de l'entendement et de la langue.

trième une *balaine* &c. ainsi de suite jusqu'à ce que la table fut remplie de noms. Que de choses ne nous disiez-vous pas alors de la structure, de la nature et de la façon de vivre de ces animaux! Bientôt nous apprimes tant de noms, que nous pouvions remplir la table en ne nommant que des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons ou des insectes. C'est aussi de cette manière que nous apprimes à connoître les noms des plantes, des arbrisseaux, et des arbres, comme aussi des minéraux, des parties d'une maison, et de celles du corps humain: de plus les noms des métiers et des artisans, les noms des choses qui sont faites de métal, de bois, d'os, d'ivoire, d'argille, de verre, de cuir, de laine, de lin, de chanvre, de papier, de poils &c.; une autrefois les noms des choses qui ont une certaine qualité qui leur est commune, par ex. des choses qui sont pointues, obtuses, émoussées, dures, molles, liquides, solides, ou qui sont naturellement, ou ordinairement noires, blanches, rouges, jaunes, bleues, vertes &c. Par ex. la couleur locale de la neige, du cigne, du papier, de l'albâtre, de lis, de l'écorce de bouleau &c. est blanche. Je me rappelle aussi la question que vous nous fîtes; — Quelles sont les qualités que doit avoir un écolier et un élève? — et quelquesunes de nos réponses — *appliqué, obéissant, prudent, sage, bon, modeste, reconnoissant, bienfaisant, diligent, facile à contenter, patient, tempérant* — &c. Une autrefois nous disions, et vous écriviez les mauvaises qualités qu'un écolier et un élève ne doivent pas avoir. Par ex. — il ne doit pas être *désobéissant, sot, niais, grondeur, ingrat, avare, impatient, immodéré, effronté* &c. Vous nous faisiez comprendre le sens de ces mots par des paraphrases intelligibles. Enfin vous nous proposâtes une troisième question — Comment un bon écolier et un bon élève peuvent être constitués, sans perdre l'affection de son Instituteur — Et les réponses à cette question formerent une

troisième classe des qualités que vous appelez les indifférentes — Comment peut-il être? *petit, ou grand, âgé de 6 ans, ou de 12, avec des cheveux blancs, ou des cheveux roux &c.* Il peut être un Allemand, un Danois, un Livonien, un Ruffien, un François, un Anglois, un Portugais, un Polonois &c. Je me souviens encoire d'autres de vos interrogations, p. c. Que peut-il devenir? *malade.* Que peut-il perdre? *Podorat,* Que fait-il faire? lire, écrire, &c. Que doit-il faire? se perfectionner, apprendre, s'exercer, réfléchir, aimer le bien, haïr le mauvais, témoigner du respect à ses supérieurs, de la bonté à ses inférieurs et de l'estime à ses égaux, &c. Que ne doit-il pas faire? offenser ses camarades, se quereller &c. Mais je ne dois pas oublier de dire, de quelle manière vous fûtes toujours nous rendre intéressant cet exercice. Vous nous disiez, que vous vouliez écrire en secret sur un morceau de papier, ou sur le revers de la table, un des noms que vous aviez écrits sur le devant, et celui qui le devoit, recevoit quelque chose qui lui faisoit plaisir. Cela nous animoit tous à bien lire et à bien faire attention au sens de chaque nom, parceque chacun choisissoit un mot l'un après l'autre et vous marquiez chaque nom choisi par un trait, ou vous l'effaciez, jusqu'à ce que la table se trouvoit vuide. Chacun à son tour étoit obligé de l'expliquer par une définition ou une description en langue étrangere, au moins par la traduction en Allemand. Alors vous nous lisiez le nom caché, ou vous nous le montriez, afin que nous fussions, qui avoit eu le bonheur de le deviner, et qui devoit remporter le prix.

Un autre exercice, non moins amusant, me rendit dès-lors plus attentif à observer la forme et la figure des choses que je voyois. Vous le nommiez *l'art de deviner des figures* *). Par ex. Vous traciez sur la table une ligne droite

*) Das Figurerrathen.

droite — et vous demandiez ensuite à chacun à son tour, quelle figure vous aviez dessiné de former. Alors l'imagination faisoit passer en revue toutes les images, pour en trouver une dont la ligne que vous aviez tracée, pût être une partie. Nous trouvions alors, que la figure que vous aviez déterminée d'avance, et dont le nom étoit écrit derrière la table, pouvoit bien être un triangle, un carreau de vitre, un cadre de portrait, une table, un poêle, une cage, une équerre, une moitié d'assiette &c. La diversité des objets que nous nous représentions, étoit frappante. L'un pensoit à quelque chose de grand, l'autre à quelque chose de petit. Si l'un nommoit une figure qui paroïssoit aux autres ne pas convenir à la ligne que vous aviez tracée, vous étiez toujours prêt à dessiner cette figure et à nous montrer que cette ligne pouvoit bien être une de ses parties. Quelquefois vous permettiez à l'écolier même d'expliquer son idée. Lorsqu'il étoit trop difficile de deviner la chose, vous nous en disiez quelques qualités ou vous l'esquissiez peu-à-peu, en nommant chaque partie dessinée. C'est ainsi que nous voyions souvent, contre notre attente, la possibilité d'une chose dont nous avions douté*).

Quoique j'aye déjà pris une seconde feuille, il faut pourtant, que je finisse ici ma lettre.

Quatrième Lettre.

L'exercice que vous appelliez *l'examen des Jugemens*, a toujours été pour moi si intéressant, que j'y reentre-rais encore très-volontiers. Et si vous l'essayiez mainte-

c 4

nant

*) Si vous voulez vous convaincre de l'utilité et de l'agrément de cet exercice pour vos écoliers, vous n'avez qu'à leur crayonner un petit arc de cercle et leur en donner une explication; alors vous leur entendrez dire: La figure achevée fera le front du visage, un talon, une pomme, un concombre, le soleil, la lune, la tête d'un oiseau, la fesse d'un cheval &c.

nant avec moi, vous verriez, si je ne juge pas plus juste, et si je ne saurois pas mieux soutenir ce que j'aurois avancé qu'il y a six ans. Vous même vous proposiez toutes sortes de jugemens, et vous nous faisiez décider, en nous convaincant par nous mêmes, si ce que vous aviez proposé, étoit vrai, faux ou douteux. Celui d'entre nous qui affirmoit ce qu'il auroit dû nier, ou déclarer douteux, étoit obligé de sortir du demi-cercle que nous formions devant vous. C'étoit bien fait à vous de nous faire tenir un mouchoir devant les yeux, car autrement chacun auroit choisi le jugement de celui qui jugeoit ordinairement le plus juste. Celui qui ne se trompoit dans aucun jugement, et qui soutenait seul son poste, recevoit pour récompense de son attention et de son application à s'instruire et à réfléchir, quelque petite chose qui lui faisoit plaisir. Un exemple l'éclaircira *).

Douze écoliers se rangent en rond devant leur maître — celui-ci dit: *L'Allemagne est plus grande que le Portugal* (deux le nient et sortent du rond). *L'Allemagne est située plus vers le midi que l'Italie* (un l'affirme et fort). *Abraham a vécu après Noë* (tous disent oui). *Il a vécu 1000. ans après lui* (trois l'affirment et sortent). *400 ans après lui* (deux le nient et sortent; les autres l'affirment, en

*) Lorsqu'un ami des enfans ou un Précepteur fait cet Examen en langue connue, il lui servira de connoître la justesse du jugement de chacun et l'étendue ou les bornes de ses connoissances, et de substituer pour les préjugés qu'il découvre, des notions vraies et justes. Il peut proposer des thèses sur toutes sortes de sciences. Le spectacle de la nature et de la société humaine, l'histoire universelle, les mathématiques &c. lui fourniront beaucoup de matière. Veut-il examiner, après avoir enseigné quelque tems, s'il a bien été compris, et si ses écoliers ont fait de véritables progrès, qu'il fasse usage de ce moyen; de cette manière il pourra répéter agréablement ses leçons, sans exciter ni le dégoût, ni l'ennui.

en ajoutant: à peu près). Tous ceux qui sont appliqués, sont aimables, (des quatre qui restent, deux l'affirment et sortent, parce qu'un des deux autres soutient, que quelqu'un qui est appliqué, peut cependant être désobéissant, ingrat, méchant, et par conséquent indigne d'être aimé). Deux nombres multipliés l'un par l'autre, donnent toujours un produit plus grand, que chacun des deux pris à part. (L'un l'affirme et se retire, après que l'autre qui le nie, lui a montré que 4 multiplié par la fraction $\frac{1}{2}$ ne donne que deux au produit, et $\frac{1}{2}$ multiplié par $\frac{1}{3}$ ne donne que $\frac{1}{6}$. Je crois, que vous vous êtes servi encore d'autres méthodes en nous enseignant *). Je me rappelle par exemple le *Jeu judiciaire*, par le moyen duquel vous ammeniez chacun de vos écoliers à parler dans une langue étrangere, quelque timidité qu'il eut dans le commencement. Adieu! Je me réjouis beaucoup de vous revoir bientôt à Dessau.

III.

De l'usage des estampes élémentaires en particulier.

C'est à la méthode d'enseigner avec le secours des tableaux, suivant la description que j'en donne, que j'attribue une grande partie des progrès frappans qu'on a remarqués dans mes écoliers, la première année de notre institut. D'autres qui l'ont adoptée, dans notre Etablissement et ailleurs, en ont de même reconnu les bons effets. Mr. Trapp qui depuis la St. Michel 1777 jusqu'à Pâques 1779 avoit été membre de notre Institut, a de même trouvé cette méthode très-

c 5

efficace,

* Il est vrai que j'ai découvert encore d'autres moyens d'enseigner agréablement la jeunesse (p. ex. celui dont j'ai fait usage dans les leçons de Géographie, rapporté à explication des planches depuis la planche XL jusqu'à celle du No. XLV.) Je les ai entremlés, de tems en tems dans cette première partie de la description des Estampes élémentaires, et j'insérerai encore d'autres dans le Tome second.

efficace, et en a expliqué en détail les avantages dans un livre intitulé: Versuch einer Pädagogik (Essai sur la pédagogie.) Berlin bei Fr. Nicolai 1780. de la page 98 -- 129. Ce livre mérite d'être recommandé à tous les Instituteurs. Je vais en citer un seul passage pour les lecteurs qui ne le possèdent pas. En expliquant la première estampe élémentaire il l'exprime de cette manière. „Voyez ce petit enfant qui repose sur le sein de sa mère. Que fait-il? Que fait la mère de l'enfant? Avez-vous été aussi petits, que cet enfant? Moi aussi? Comment sommes nous devenus si grands? De qui avons nous reçu à boire et à manger? Qui est-ce, qui vous le donne à présent? Qui me le donne? Que devons-nous à ceux qui nous ont entretenus dès le commencement de notre vie? Que faut-il faire ensuite, quand on est devenu grand, pour gagner son entretien? Devrez-vous aussi faire cela un jour? Comment faut-il s'y préparer? Que faut-il faire pour savoir quelque chose? Que faut-il faire pour bien apprendre? Combien de tems faut-il étudier?

Qu'il est aisé, par ces questions, de faire sentir aux enfans, qu'il a été un tems, où ils ne pouvoient pourvoir à leur subsistance; qu'ils la doivent à leurs parens, et qu'ainsi ils leur doivent aussi de l'attention et du respect; qu'ils sont appellés à travailler, et qu'ainsi ils doivent avant toutes choses s'instruire; que l'attention est nécessaire pour apprendre quelque chose etc. Et ceci n'est que l'exemple de quelques réflexions occasionées par l'observation d'une ou de deux figures. On en trouvera sans nombre dans la description que je donnerai; et l'on peut en faire usage de la manière que Mr. Trapp vient d'exposer; par ce moyen on ne manquera pas d'accélérer les progrès des jeunes gens dans une langue étrangère, aussitôt qu'ils auront acquis quelque facilité à s'exprimer. Si les Préposés d'un plus grand nombre d'écoles reconnoissent une fois tous les avantages qu'on peut

peut tirer de ces méthodes, nous pouvons espérer, que dans peu d'années nous posséderons sur cette matière, assez de bons livres et assez de secours pour être en état, de frayer ce chemin à un beaucoup plus grand nombre d'hommes, et de former de bons instituteurs de la jeunesse, qui jusqu'ici n'ont pas pu trouver les moyens d'en remplir les fonctions. J'espère pour le bien général, que cela arrivera, quoique parmi les Inspecteurs des Ecoles je n'en connoisse encore qu'un seul qui ait senti entièrement les avantages de ces Méthodes. C'est Mr. le Baron de Zedlitz, Ministre très-éclairé, et premier Inspecteur de toutes les écoles, académies et universités Prussiennes, qui dans son *discours sur le patriotisme*, dit, et prouve la vérité de sa proposition par un raisonnement convaincant. „*Que le recueil des estampes élémentaires est un livre indispensablement nécessaire à tout maître d'école.*” *)

Mais j'en reviens à l'usage de la description. Le maître, après avoir déjà familiarisé ses disciples avec bien des objets de la nature, suivant la méthode que j'ai enseignée, et après leur avoir communiqué en grande partie les idées qui se trouvent rassemblées dans la description du premier carré de la planche treizième (Tab. XII.) à l'occasion des objets existans, procède en se servant des images pour l'explication, de la manière prescrite dans les six premières pages de la description. *Il doit, autant qu'il est possible, préparer l'intelligence de tout ce qui se trouve représenté dans le tableau, par des démonstrations auxquelles il fait servir les objets présens.* Celui qui saura faire usage de ce conseil, réussira particulièrement dans ses instructions et fera faire des progrès étonnans à ses élèves. Car par le tableau même

l'écolier

*) S'entend avec une description qui apprenne à faire usage des objets qui s'y trouvent dessinés.

l'écolier n'apprend presque rien; mais par l'habileté du maître qui, en expliquant l'image, fait lui communiquer ses connoissances, il pourra apprendre en peu de tems une quantité incroyable de choses. Les amis de la jeunesse qui voudront s'éclairer davantage dans cette partie essentielle de l'instruction des enfans, pourront avoir recours à la description détaillée que je donnerai, et la mettre en pratique suivant la méthode que je viens d'indiquer.

Il est nécessaire, que les enfans entendent parfaitement tout ce qui est compris dans les articles 1. jusqu'à 45, avant que de parler d'un tableau. Ce qui est dit depuis 45. jusqu'à 51 sert à rendre intelligibles les mots *Femme faite* — L'article 53 prépare l'intelligence de ce qui est dit dans les articles 60 - 66. Les articles 67 jusqu'à 75. servent à expliquer le mot *connoître* et *tenir dans la main*. Celui qui veut apprendre à ses écoliers à conjuguer avec facilité, et à employer à propos les verbes dans chaque mode et tems n'a qu'à entreprendre différentes actions, et les exprimer de la manière que j'en ai agi avec le mot *recevoir*, et il y réussira en peu de tems. C'est pour ne pas trop m'étendre, que je n'ai pas donné toute la conjugaison du verbe dans sa forme active et passive; j'en ai assez dit pour faire comprendre, de quelle manière on doit l'exécuter. Les actions expliquées de 89 jusqu'à 104 servent à rendre intelligible ce que l'on rencontre dans l'article 105.

Quelqu'un demandera peut-être: à quoi bon tous ces détours, quand on peut prendre un chemin plus court? Il est vrai, le chemin sera plus court, mais il reste à savoir, s'il mène plus sûrement au but. Un jeune homme qui voyageroit avec un postillon taciturne, parcourroit sans doute beaucoup

coup plus de pays, que s'il voyageoit avec son gouverneur, qui l'entreprendroit en chemin et qui lui feroit observer les beautés et les singularités de la nature et de l'art. Mais avec lequel des deux lui feroit-il le plus avantageux de voyager? Ne feroit-ce pas avec ce dernier qui enrichiroit son esprit de connoissances agréables et utiles?

Il faut que je finisse, pour que cette introduction ne devienne pas un livre.

C'est à vous maintenant, chers amis des enfans, à faire les préparatifs et les recherches nécessaires à notre objet. Je me contenterai de donner un exemple de la maniere dont vous pouvez y procéder. En expliquant, par exemple, la planche dixième je commence par sonder mes élèves, pour savoir, s'ils connoissent ce que signifient les mots *Contrée*, et *différent*. S'ils ne le savent pas, je leur montre et leur nomme séparément les principales parties d'une contrée, et je leur dis ensuite, que le tout-ensemble s'appelle *Contrée*, ou *Campagne*; et après leur en avoir nommé quantité d'objets, j'ajoute le mot *différent*, qui leur devient intelligible par cette préparation. Il faut examiner de même, s'ils entendent déjà les mots: *quadrupèdes* et *animaux volans*. Il ne suffira pas pour les leur faire comprendre dans une langue qui leur sera encore tout à fait étrangère, de leur en montrer les images dans le tableau. Mais en se servant de l'explication suivante, on le leur rendra compréhensible. „J'ai deux pieds, je suis un animal bipède: notre chien Philax à quatre pieds, il est un quadrupède etc.,” Pour leur expliquer le mot *volant*, je me procurerois un oiseau, et je le laisserois envoler en la présence de mes écoliers. Tout au moins il ne faut pas faire usage du mot *voler*, avant que de leur montrer un oiseau volant, et leur avoir dit: cet oi-

seau

seau *vole*, je le vois *volant* etc. J'ose vous promettre, chers amis de la jeunesse, qu'en faisant usage des moyens indiqués, vous reconnoîtrez bientôt avec plaisir les avantages, et la solidité de la méthode que je viens de vous exposer. Elle est aussi praticable et utile pour les classes des commençans dans les écoles. Mais lorsque la classe est composée de douze jusqu'à trente écoliers, il faut que les figures des estampes soyent peintes ou dessinées en grand, afin de pouvoir les leur mettre devant les yeux à tous en même tems. Si l'école n'a pas assez de fonds pour faire cette dépense, il faut prier les parens des écoliers ou quelque bienfaiteur opulent de ne pas laisser manquer à la jeunesse un moyen agréable et si utile.

Je n'ai pu travailler à la description que je donne ici que par intervalles, et lorsque mes autres occupations me le permettoient. Cela suffit pour excuser les fautes d'impressions, ainsi que les expressions et les tournures vicieuses qui pourroient s'être glissées dans cet ouvrage. Mais si quelqu'un croyoit avoir trouvé quelque moyen de le rendre plus parfait et plus utile, j'écouterai avec plaisir ses remarques, et j'en ferai usage dans le second tome. Si la charge qui m'occupe, ne me defendoit pas de suivre les impulsions de mon cœur, je m'offrirois de venir voir et parler, où il vaudroit la peine de voyage. Par ce moyen il me serois plus facile de repondre aux objections que l'on peut faire, pour ne pas trouver ma méthode praticable dans les écoles, utile à la jeunesse, ou avantageuse au but des études. Je connois nombre d'obstacles qui s'opposent à son introduction *) et qui servent d'excuses tant à ceux qui font

*) Mr. Gedike, Directeur d'un des collèges illustres établis à Berlin vient de m'indiquer aussi quelquesuns, en m'envoyant ses ouvrages derniers; ses deux livres élémentaires, grec et latin;

font trop peu courageux, ou trop peu soutenus pour entreprendre les reformes nécessaires, qu'aux défenseurs des routines, qui ne veulent pas qu'elle se fasse. Mais pour l'amour de la jeunesse destinée aux études, je supplie instamment tous ceux qui ont occasion, en qualité de Peres, de Philosophes, ou d'Instituteurs, de faire l'expérience de ces méthodes, de ne pas négliger de la faire, et d'indiquer soit à moi, soit au Public, les effets qui en résultent, quels qu'ils soient.

Mr. Refewitz, ce respectable Philosophe et ce judicieux écrivain en fait de pédagogie (Abbé et Directeur de Closterbergue, un des premiers établissemens d'éducation en Allemagne) vient de m'assurer, qu'il régarde comme très-importante la solution du problème suivant: *si l'usage des méthodes (que je nomme naturelles) étant pratiquées dans les écoles, accélère, ou retarde dans l'esprit des jeunes-gens la faculté d'abstraire et de réfléchir, et s'il n'est pas à craindre, qu'une instruction rendue si aisée et si agréable à la jeunesse n'ait cette mauvaise influence, qu'elle lui fasse perdre l'envie ou la disposition de s'appliquer ensuite*

son histoire du collège qu'il dirige; son petit traité sur les exercices de la mémoire, et en me témoignant le plaisir qu'il a eu de lire ma description des planches. Il dit qu'il craint que les „précepteurs particuliers ne fassent de mon ouvrage qui „devroit les guider dans l'instruction, un livre à lire pour „les enfans; que l'exécution de ma méthode dans les classes „inférieures ne soit trop difficile, parce qu'elles sont d'ordinaire „trop chargées d'élèves inégaux en âge, en condition, en talent, „et que la plupart des précepteurs qui y sont placés, n'aient „trop peu de disposition pour l'enseignement qui exige qu'ils „allient ensemble les idées et les noms des choses; enfin que même les plus parfaits connoisseurs des langues mortes ne soient „ordinairement trop peu exercés pour les parler.

suite sérieusement aux travaux littéraires *). Mr. Resewitz me témoigne en même tems le desir qu'il a de voir cette question décidée par l'expérience; il m'assure, qu'il connoit assez bien le prix et l'utilité de la connoissance intuitive (ou des choses sensibles) l'ayant publiquement recommandée. Il me paroît vraisemblable, que la plupart des gens des écoles ont jusqu'à nos jours les mêmes doutes et la croyance, que nos méthodes ne valent rien pour l'enseignement des langues mortes, parce qu'elles n'y peuvent effectuer tout au plus que l'avantage d'apprendre plus aisément les déclinaisons et les conjugaisons. J'ai lieu d'être tranquille là-dessus, pour-peu qu'à l'exemple du respectable Resewitz, ils estiment le problème digne d'être soigneusement discuté, et qu'ils y contribuent de leur mieux. Je me crois cependant assez convaincu par les expériences faites jusqu'ici par nous mêmes et par d'autres, par les exemples des nations anciennes et modernes qui n'ont appris qu'une seule langue d'après la manière que nous louons ici, que la méthode appelée naturelle n'empêche point l'exercice d'abstraire et de réfléchir, et ne diminue en aucune façon l'application au travail; et que la conversation ou la société dont un enfant jouit, l'amène le plus naturellement à l'intelligence des mots et des expressions qui composent les livres. L'effet presque infallible de ma méthode est la facilité de parler **) qui ne s'acquiert pas si aisément, lorsqu'on n'apprend des noms que par des noms. Mais l'usage de parler n'est pas notre but pour les langues mortes, ce n'est qu'un moyen accessoire dont nous nous servons pour faciliter et avancer les progrès de nos élèves dans l'intelligence des livres, dans

la

*) Zur Betriebsamkeit.

**) C'est par cette raison, que quelquesuns l'ont appelée la méthode de la parole (die Sprechmethode).

la perception de nouvelles idées et dans les différens exercices de la mémoire, concernant l'explication, la réflexion et le stile. Pour les langues mortes on m'a aussi allegué qu'il suffiroit à apprendre les mots qui sont dans les livres des auteurs. Mais j'assûre que l'application des mots qui s'y trouvent, suffit à executer la méthode que je recommande sans avoir besoin de faire des mots nouveaux. Je demande du tems pour le faire voir. Si l'on découvroit par les expériences réitérées et bien faites, que ma méthode n'est applicable que dans l'enseignement des langues vivantes, je le regretterois au nom de la jeunesse destinée à l'étude des langues mortes, mais je ne manquerois pas de rendre grâces à ces Philosophes et à ces Instituteurs qui ont bien voulu se charger de cette importante recherche.

L'académie impériale des sciences de Petersbourg a fait un rapport sur les trois premiers écrits concernant le Philanthropin, et la Conférence a jugé de notre méthode d'instruire la jeunesse d'une maniere si favorable, que j'ose espérer que cette illustre académie, protégée par l'égide de *Catharine l'unique*, ne fera pas une des dernieres, à honorer de son attention le problème proposé, et contribuer à sa solution par des expériences, faites sous *ses Auspices*.

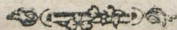
CATHARINE, JOSEPH, FRÉDÉRIC
savent et peuvent réformer plus efficacement et plus universellement que les autres mortels. Elle comme Eux ont déjà montré de plusieurs manières, que le bonheur de la jeunesse, le perfectionnement de leurs sujets par les écoles, ne leur est pas un objet indifférent. L'avantage de leurs états y est joint. Peut-être leveront-ils les obstacles qui s'opposent encore à l'introduction du meilleur enseignement, savoir, qui développe, eclaire, rectifie et rend actif
d l'esprit

l'esprit humain, et qui forme et excite le cœur à chercher et à faire le bien des familles, de la société civile, de la patrie et de l'humanité. Les amis du bien général y contribueront là où ils se trouvent.

Dieu détermine tout. L'ignore ses voies. Qu'il veuille, quand et comment il lui plaira, accomplir le desir ardent et désintéressé que j'ai de voir plus généralement cultivée la bonne éducation, l'instruction des enfans dans les écoles et dans les familles rendue plus aisée, plus agréable, et plus efficace à déraciner les vices, et la vocation de ceux qui se font chargés de l'enseignement, également plus honorable, plus douce et moins fatigante.

A Dessau,
au mois de Mai 1782.

Wolke.



Table

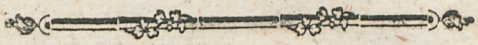


Table des objets

du premier recueil de 53 estampes.

Planche premiere. Provisions de bouche; figures humaines &c. avec la méthode de parler intelligiblement des objets dessinés.

Planche seconde. Façons des enfans à table.

Planche troisieme. Partie d'en haut, des différentes sortes d'habits; partie d'en bas, des différens moyens de les gâter.

Planche quatrieme. Des différentes espèces de demeures.

Planche cinquieme. 1) Jeux des enfans, des Soldats, des petites filles qui jouent aux quilles, un petit garçon qui le réleve, un tireur d'arc. 2) Enfans qui vont sur leurs chevaux de bois; autres qui se balancent sur une escarpolette. 3) Autres qui dansent. 4) Petites filles qui jouent avec leurs poupées.

Planche sixieme. 1) Des Visites. 2) Jeu de Colin-mailard. 3) Six petits garçons qui jouent. 4) Jeu de volant et à la balle.

Planche septieme. 1) Gens qui se baignent et nagent, qui vont en bateau. 2) Qui courent en patin, qui se promènent en traîneau. 3) Qui se promènent dans un bois à pied, à cheval et en voiture. 4) Jeu de billard.

Planche huitieme. 1) Un renard qui emporte une oye; un aigle qui avale un poisson armée de pointes sur le dos; une marmotte, un fourmilion, avec ses trous. 2) Abeilles et les vers à soie. 3) Un lion, un léopard, un tigre, un cheval, un chameau, un éléphant. 4) Un serpent, un lézard, des grenouilles, un cigne, un héron, des loutres, des castors et leur industrie pour bâtir, des poissons, des coquillages, une araignée.

Planche neuvieme. 1) L'image du tigre, du boeuf, du mulet, du cerf. 2) Un homme qui observe une chenille. Oiseaux de passage; un crocodile, un narval, un rhinoceros, une autruche. 3) Des pigeons, des cigognes, un furet, une tortue. 4) De la manière dont les animaux s'attaquent et se défendent les uns les autres.

Planche dixieme. Une contrée montagneuse, habitée par des hommes. Des quadrupèdes, et des animaux volans. Du langage du perroquet, et des oiseaux chantans.

Planche onzieme. 1) Une contrée du nord. Un renne, des chiens marins, une balaine. 2) Un singe, de la volaille.

Planche douzieme. 1) Parties du corps humain, un squelette, les poumons, le haut du corps, le bas-ventre, le tissu des veines, la circulation du sang, les muscles, un monstre. 2) Première division, maladies et médecines. Seconde division, maladies externes, chirurgie. Du nombre des hommes sur la terre.

Planche treizieme. 1) Des cinq sens; de la vue, du goût, de l'ouïe, de l'odorat, et du toucher, avec un recueil d'idées sensibles; de l'attention. 2) De la mémoire, représentée par un veillard qui se contemple en portrait dans tous les âges, dans son enfance, dans son adolescence, dans son âge viril. 3) De l'expérience et de l'inexpérience. 4) De l'envie d'augmenter ses connoissances par toutes sortes d'essais.

Planche quatorzieme. 1) Penchant pour les plaisirs des sens. 2) La curiosité. 3) L'imitation. 4) La conservation de la vie.

Planche quinzieme. 1) Montagnes, arbres, valons, voyageurs etc. 2) Navigation, transports par eau sur une rivière; radeaux, fources, ruisseaux, rivières.

Plan-

- Planche seizieme.* 1) Mer agitée, rameurs, presque is les, détroit, isthme, tournant d'eau, cap ou promontoire, marais, lac environné de joncs; chariot embourbé.
- Planche dix-septieme.* Occupations 1) au printems, 2) en été, 3) en automme, 4) en hiver.
- Planche dix-huitieme.* Objets qui montrent les progrès de l'homme dans les connoissances. 1) Par la comparaison et le discernement des choses; 2) par le témoignage des autres. 3) Par les leçons de ceux qui ont exercé leur esprit. 4) Par nos propres observations.
- Planche dix-neuvieme.* Inclinations de l'homme. 1) goût pour l'harmonie et la symmetrie. 2) la compassion. 3) Participation à la joie. 4) Bonheur domestique.
- Planche vingtieme.* 1) Culture du jardin. 2) ouvrages des femmes. 3) Boutique du cordonnier. 4) Le tailleur avec ses compagnons et ses apprentifs.
- Planche vingt-unieme.* 1) des forgerons. 2) Des charons, 3) la cuisine, 4) différentes manieres de transporter des effets.
- Planche vingt-deuxieme.* 1) Un hermite. 2) Des gens qui batissent, des charpentiers, des maçons, des tailleurs de pierre. 3) Un imprimeur. 4) Professions dangereuses; le couvreur, le mineur, le matelot.
- Planche vingt-troisieme.* Histoire naturelle et classification des animaux.
- Planche vingt-quatrieme.* 1) Multitude de plantes. Leur organisation. Développement du germe par la sève. Variété des racines. De l'utilité de la tige. Des plantes rampantes. 2) Formes des feuilles et des fleurs. 3) Continuation. Les deux genres. Semences et fruits. 4) Ouvrages du jardinier, creuser la terre, sarcler, enter etc.
- Planche vingt-cinquieme.* Des Minéraux. 1) Des pierres. Pétrifications des parties animales et végétales. 2) Sels
cri-

crystalisés. 3) Figures de neige. 4) Instrumens des chimistes. Courte observation sur la nature en général.

Seconde Partie.

Planche vingt-sixieme. Instincts et inclinations des hommes. 1) Reconnoissance. 2) Sentiment d'honneur, 3) Attrait d'un sexe pour l'autre. Desir des richesses.

Planche vingt-septieme. Des maux. 1) Effets de la soif, 2) Infirmités, 3) Grêle, fléau de fouris. 4) Foudre, tempête, inondation, éboulement de montagnes.

Planche vingt-huitieme. Chambre de malades. 2) Un estropié mendiant qui est gai et content. Hommes qui se recréent. 3) Animaux qui s'égayent dans la campagne. Un bœuf qu'on va assômer. 4) La nuit.

Planche vingt-neuvieme. 1) Certitude, présomption, doute. 2) Spectre à quatre pieds etc. — Erreur, apparitions, pressentiment. 3) Origine des opinions erronnées sur les forciers, la mort, les centaures et les diables.

Planche trentieme. 1) La Raïson donne à l'homme la domination sur tous les animaux. 2) autre effet de la raïson, 3) Emblème de la sagesse. 4) Fous et furieux.

Planche trente-unieme. 1) L'espérance. 2) la tristesse. 3) l'admiration. 4) la colère. — Toutes ces affections de l'ame sont représentées par des actions humaines.

Planches trente-deuxieme. 1) Pouvoir de l'habitude. 2) l'avare, 3) le voluptueux, 4) l'orgueilleux.

Planche trente-troisieme. 1) Bienfaisance des parens pour leurs enfans avant leur naissance. 2) à la naissance et après leur naissance. 3) education, instruction, remonfrance, avertissement contre les dangers.

Planche trente-quatrieme. 1) Sociabilité. Un loup va dévorer un homme endormi; son ami lui sauve la vie. Un boiteux et un aveugle peuvent se tirer d'affaire, 2) ja chasse et la pêche. 3) Une foire.

Plan-

Planche trente-cinquieme. Contrée sauvage, des animaux sauvages, des hommes nuds. 2) La même contrée, cultivée, embellie de jardins, de belles maisons &c.

Planche trente-sixieme. Un yvrogne au milieu des enfans qui l'agacent. Des voleurs. 2) Des voleurs qui veulent entrer dans une maison, font pris sur le fait. 3) Des voleurs de grands chemins, des brigands, des assassins qui attaquent une voiture. 4) Une marchande de mauvaise foi qui tient de mauvaises marchandises et de faux poids.

Planche trente-septieme. Une assemblée de personnes qui tiennent conseil sous un simple toit. 2) Un conseil. 4) Un monarque sur son trône, environné de ses ministres et de ses conseillers privés. 4) Une ville avec des murailles.

Planche trente-huitieme. Une chambre de justice avec des juges, des accusateurs, des accusés, des témoins et des avocats, 2) Châtimens, passer par les verges, être fouetté, être mis au carcan. 3) Voleurs pendus au gibet. Tête tranchée. Cadavres de criminels étendus sur la roue. 4) Une prison gardée par une fentinelle. Des forçats.

Planche trente-neuvieme. Représentation d'une maison avec toutes ses proportions, d'après une petite échelle. 2) Le Dessin. 3) Le Plan.

Planche quarantieme. 1) Le Profil d'une maison, 2) Le Plan du premier étage.

Planche quarante-unieme. Vue de la Place de Frédéric à Copenhague.

Planche quarante-deuxieme. Plan de la Ville de Copenhague.

Planche quarante-troisieme. La carte de Dannemarc.

Planche quarante-quatrieme. Carte de l'Europe.

Planche quarante-cinquieme. Carte de l'Asie.

Planche quarante-sixieme. Carte de l'Afrique.

Plan.

Planche quarante septieme. Carte de l'Amérique; avec une observation générale concernant la cinquième partie du monde.

Planche quarante-huitieme. La Mappemonde, avec ses méridiens et ses tropiques.

Planche quarante-neuvieme. Carte de l'Allemagne, avec une introduction à l'étude des cartes de Géographie, et à la manière de les faire.

Planche cinquantieme. 1) Un cimetiere, rempli d'homme, qui réfléchissent sur une singuliere apparition qui s'est faite dans l'air. 2) Différentes sectes d'hommes observent paraillement une apparition au ciel.

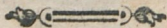
Planche cinquante-unieme. 1) Deux marchands qui font un contract dans leur comptoir. Un roi sur son trône. 2) Un sage qui se résigne à la mort. 4) Un occupé à de pieuses réflexions.

Planche cinquante-deuxieme. Le temple de la vertu pour l'amour de Dieu, situé sur une montagne que quelques hommes montent avec peine. 2) Un précepteur instruisant ses élèves dans une chambre fournie de différentes productions de la nature. Une sale de culte, ou un oratoire où se font rassemblés des adorateurs de Dieu.

Planche cinquante-troisieme. La bonté de Dieu, visible dans les oeuvres de la nature et de l'art; elle remplit de joie quelques hommes qui y réfléchissent et qui en jouissent.

Le prix de la collection des 100 Planches sera dès-à-présent diminué de trois écus. Elle ne coutera dorenavant qu'un Louis d'or. Sans rehausser ce prix, on y ajoutera encore quelques planches, pour représenter des figures encor nécessaires et plus correctement celles de Tab. XXI. No. 2. La description du premier recueil, soit en allemand, soit en françois, coute un écu. La traduction latine en paroitra vraisemblablement avant la fin de cette année.

Les corrections du tome premier qui pourroient trouver ici leur place, seront réservées au tome second.



Plan-

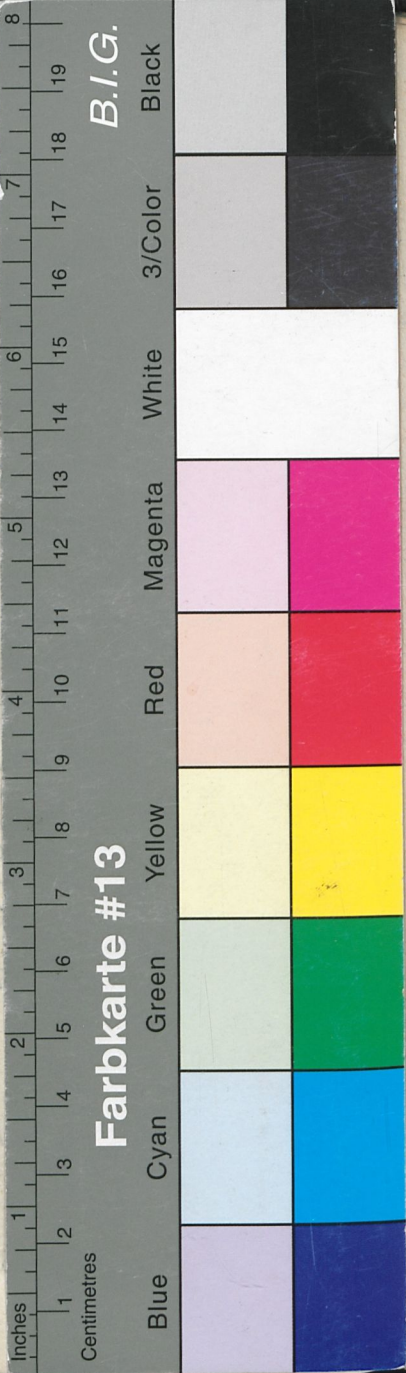
Ein. 2763

8

8101

M.C.





INTRODUCTION
à la
MÉTHODE NATURELLE
D'INSTRUCTION

PAR
MR. WOLKE.

Méthode propre à accélérer sans traduction l'intelligence des mots de chaque langue étrangère, l'acquisition de nouvelles idées et leur combinaison mutuelle; praticable par des entretiens sur toutes les choses présentes aux Ecoliers et sur les objets qui, destinés par M. D. Chodowicki pour l'ouvrage élémentaire de Mr. Basedow, se trouvent sur cent Estampes dont ce livre contient la description.

*Explication des 53 planches du premier recueil
traduite par Mrs. O. et K.
revue par Mr. HUBER.*

à Leipzig,
chez Siegfried Lebrecht Crusius.

M D C C L X X I I .